

A ceux qui nous vendent

Les agents, dépositaires et porteurs des DÉBATS — comme aussi, en général, les personnes qui suivent avec une attention quelconque les ébats de notre petit journal — ont sans doute remarqué que nous n'embouillons pas fréquemment l'olifant de la réclame et que nous ne les avons point ennuyés d'avis pressumptueux.

Nous devons pourtant leur signaler aujourd'hui notre progrès afin de rassurer ceux d'entre eux qui seraient portés à conclure à une mauvaise administration par le fait — hélas, trop réel ! — que depuis quelques dimanches les numéros des DÉBATS arrivent beaucoup trop tard aux dépôts éloignés des centres et aux stations de chemins de fer.

Ces retards sont, au contraire, causés par notre succès même qui nous rend impossible le parfait service de notre clientèle augmentant chaque semaine.

La prudence et un peu la modestie de nos fondateurs n'avaient pas voulu, au début, encourir les frais d'une trop vaste installation : une petite presse et un modeste atelier suffisant à leurs espérances. Mais l'appétit de notre population liseuse nous a obligés de lui servir des plats plus grands et, parbleu, notre cuisine ne suffit plus.

De sorte que nous avons jugé à propos de faire l'acquisition d'une presse rapide qui s'installera dans une quinzaine de jours en nos nouveaux bureaux, et d'un matériel absolument complet qui nous permettra de satisfaire aux ordres les plus inconcevables de nos agents, de nos dépositaires, de nos porteurs et de tous ceux qui nous vendent.

Patience donc.

DEVANT LE TOMBEAU DE MUSSET

Les derniers visiteurs sortaient du cimetière.
C'était à l'heure calme où le soleil s'endort :
Avant de s'engloutir dans son lit de lumière,
Il avait embrasé le ciel de Thermidor.

Le saule que Musset réclama sur sa pierre
Épanchait de verts pleurs au sein des rayons d'or ;
Et le chant d'un bouvreuil, ainsi qu'une prière
Pour les ensevelis, vibrât dans le décor.

Cependant que l'aède, au milieu du silence,
Mélodieusement modulait sa romance,
Je me suis arrêté, pensif, près du tombeau.

Et mon cœur confondit les deux chants sublimes :
Le poète des Nuits et le petit oiseau....
Rêve ! qui peut sonder la sphère ou tu l'abîmes ?

CHARLES GILL

LE PILORI A MONTREAL

Au moyen-âge, les coupables étaient publiquement exposés au pilori et soumis aux railleries, aux insultes de la foule.

C'étaient des coupables ! À Montréal on est, de nos jours, plus cruel que les demi-barbares du moyen-âge : on met au pilori des gens qui ne sont encore qu'accusés et qui, demain, pourront être des acquittés.

Ce que je dis ne semblera nullement étrange aux personnes qui, comme moi, ont vu passer les voitures découvertes de la patrouille menant son triste char à l'un des postes.

Pas plus tard que vendredi, j'ai vu, rue Notre-Dame, une malheureuse femme assise à côté d'un homme de police dans la déshonorante voiture. Si ce n'était une innocente, ce n'était certes pas une endurcie du vice car pour se cacher, pour échapper à la honte, à l'infamie de cette exposition publique, elle avait rabattu sa jupe sur sa tête. Il pleuvait, la malheureuse était trempée : c'était bien le pilori du moyen-âge avec toutes ses souffrances.

Nul n'est à l'abri d'une arrestation et, par conséquent, d'une promenade à travers la ville sur les voitures de la patrouille. Ceux que ce ramassage à découvert des délinquants d'aujourd'hui laisse indifférents seront-ils aussi insensibles le jour où pareille mésaventure leur arriverait, quelle que soit la pureté de leur cœur et l'incommensurabilité de leur innocence ?

Il suffira, j'en suis certain, d'attirer l'attention de l'échevin LeBeuf sur cette question d'équité et d'humanité pour qu'elle reçoive une prompte solution.

PAUL BERTIN

CAUSERIE DE MICHAUD

Recanadiennisons-nous

Je désire signaler un vice à peu près national : celui de négliger nos marchands canadiens-français pour aller, sans l'ombre d'un motif, faire nos achats chez les étrangers.

Je pressens que je n'aurai pas le don de réjouir tout le monde en agissant ainsi, mais, aux DÉBATS, nous n'avons pas l'habitude de mettre des gants pour passer la moutarde et pourvu que chacun soit servi suivant son appétit, nous nous déclarons satisfaits.

Il est entendu qu'en affaires, l'intérêt passe avant tout et que le négoce, n'ayant pas de cœur, n'a pas de patrie : mais la moindre attention fait comprendre qu'aucun intérêt palpable n'incite nos compatriotes à favoriser les étrangers plutôt que les *pays* et je ne vois dans cet engouement qu'un nouveau vestige de

l'aquat'pâtissemment des nôtres devant le Dompneur — inexplicable fascination qu'exerce la morgue arrogante sur ceux qui se croient nés pour ramper sur le vent comme des couleuvres et condamnés, par une infériorité fatale, à demeurer les éternels mercenaires, les serfs et les valets de pied du vainqueur des plaines d'Abraham.

Je ne lance pas ces paroles en un sentiment de bravade ; personne peut-être autant que moi n'admire les solides qualités des Anglo-saxons ; mais l'aplatissement des nôtres me révolte et je voudrais, à force de cinglades, ranimer dans les cœurs la fierté dont nous avons besoin pour nous maintenir comme race, pour grandir comme peuple et pour nous imposer comme nation.

L'argent, dit l'adage, est le nerf de la guerre. C'est aussi, dirai-je, le nerf de la paix, parce que c'est le sang des peuples et de nos jours plus que jamais les générations n'ont de prestige et ne peuvent s'affirmer qu'en autant que leur vitalité peut se traduire en billets de banque. Aussi longtemps donc que nos compatriotes continueront à verser scrupuleusement le contenu de leurs goussets dans la tire-lire étrangère, les Anglo-saxons auront raison de somnoler paisiblement et de ne pas s'effaroucher des phrases flamboyantes que nos tribuns égrenent mélodieusement pour célébrer la Saint-Jean-Baptiste.

Messieurs les Anglais savent que tout ce pathos n'est que feu de paille et qu'au lendemain des discours les plus ardents, nos petits Papineaux en "morning coat" iront dans un bar anglais savourer un "cocktail" britannique, et que la cohue canadienne-française continuera de plus belle à laisser les marchands de sa race périr dans l'ombre pour aller se greyer chez des fournisseurs exotiques.

Du jour où je serai convaincu qu'effectivement les commerçants anglais, américains, allemands, grecs, turcs ou chinois vendent à meilleur compte des marchandises meilleures, je m'inclinerai devant la force des choses ; car je conçois que le patriotisme aujourd'hui n'a plus la vigueur des âges héroïques.

Les temps sont durs ; le cosmopolitisme nous ronge comme un chancre et voici que l'individu, chez qui l'égoïsme domine, se persuade de plus en plus que la patrie se trouve où se trouvent les meilleures confitures et le pain le plus blanc — c'est ce qu'on appelle le triomphe des idées modernes.

Mais ces prétendus avantages n'existent pas ; nos marchands, plus modestes, moins ambitieux, moins enclins à la grande vie que leurs confrères sont plus qu'eux en état de se contenter de profits minimes et cherchent plutôt à se rattrapper en vendant beaucoup qu'en vendant cher.

Nous comptons ainsi dans l'Est de Montréal, par exemple, des centaines de négociants intègres qui se sont faits eux-mêmes et qui, parce qu'ils sont sincères, qu'ils sont nos frères, et que leurs succès concourent à la prospérité nationale, méritent nos sympathies et nos encouragements.

Et ces encouragements, en faisant l'affaire de tout le monde, feraient surtout l'affaire du Canada français en circonscrivant dans les limites du Canada-français la circulation des capitaux canadiens-français.

Agir autrement n'est donc pas seulement une inconvénience : c'est une incurie coupable et, pour expliquer cette conduite, on ne trouve aucun autre prétexte que la naïveté de ceux qui s'imaginent qu'on leur saura gré de leur impolitique abnégation, de leurs courbettes onéreuses et de leur servilité. Car ne croyez pas que ceux à qui nous portons ainsi naïvement nos économies, vont s'emballer à notre égard au point de se pâmier d'estime et de vénération.

Ils nous méprisent aussi profondément en cachette qu'ils nous exploitent savamment en public. Et c'est justice.

Car le cœur humain ne donne son affection qu'à ceux qui ont la fierté de la mériter et nous ne faisons rien pour mériter le respect des autres races : nous ne savons que nous aplâtrir devant elles.

Est-ce à dire qu'il faille dorénavant blackbouliser tout ce qui n'est pas canadien-français ?

Non. Mais il serait à désirer que nous nous missions en communication plus directe avec nos marchands, nos industriels, nos manufacturiers, nos hommes d'affaires pour leur donner la première chance, pour les encourager quand nous le pouvons sans préjudice — et ne recourir aux autres qu'en dernier ressort, quand il est impossible de faire autrement.

Et nous suivrions de la sorte l'exemple de fraternelle solidarité que nous donnent tous les peuples de la terre chez qui le désir de s'assouplir l'échine devant l'étranger n'a pas éteint les sentiments les plus louables de l'âme humaine.

Allons-y donc carrément, et si la campagne entreprise par Les DÉBATS se poursuit persévéramment et provoque une réaction chez les nôtres, nous aurons enfin trouvé le bon moyen d'accroître efficacement notre prestige et les Anglais eux-mêmes qui admirent déjà notre adresse et notre entraînement au travail, constateront que nous avons en outre un peu de patriotisme pratique et le gros bon sens vulgaire.

Et lorsque l'élan sera donné, que nos hommes d'affaires l'ouïront chez nous l'encouragement qu'ils méritent, oh ! alors, nous pourrions boire du champagne à la santé de la griffande et superbe Nouvelle-France, et nous pourrions sortir nos "badges", nos rubans tricolores, nos castors dorés, nos feuilles d'érable et nos petits montons frisés. Mais d'ici là, je conseillerais plutôt à nos tribuns de ne boire que de l'eau de pompe, car les phrases les plus enrubannées n'auraient aucun autre résultat que celui d'amuser les gros marchands de là-bas, occupés à compter tous les "trentes sous" que les Canayens font rouler dans leurs tiroirs.

MICHAUD

Chez "Concordia"

Avons-nous été vendus ?

Nous avons une question Saint-George, du moins ce sont nos confrères anglais qui l'affirment et qui en... jouent.

Elle est née dans la soirée de jeudi dernier, après le vote qui a donné raison à l'ingénieur Vanier contre l'ingénieur Saint-George, à un Canadien contre un Anglais ; ce qui, comme on le sait, est le comble de l'abomination de la désolation.

Je pourrais faire l'exposé de cette question, mais je préfère le prendre tout fait dans la *Witness*, ce qui me permettra de flâner quelque peu et de mettre sous les yeux des lecteurs des DÉBATS l'idée que se font les Anglais de cette question.

"Hier après-midi, dit le *Witness*, le Conseil de Ville, par un vote de 19 contre 8, a adopté le rapport du comité des Chemins, appliquant le système combiné d'égoût au quartier Saint-Denis, en opposition directe à l'avis de M. Saint-George, inspecteur de la Cité. Ce vote est considéré comme une démonstration préméditée de non-confiance contre M. Saint-George, l'inspecteur de la Cité. Il est dit qu'un fort petit nombre de ceux ayant voté avec la majorité se soucie peu du mérite réciproque des systèmes d'égoûts

rivaux ; mais qu'ils ont voté contre M. Saint-George. Depuis des années on a montré beaucoup d'animosité contre M. Saint-George à cause de la brusque indépendance de son caractère, surtout chez les échevins canadiens et la presse canadienne-française. M. Saint-George a fréquemment été attaqué dans le passé, mais le maire Préfontaine et l'échevin Rainville étant, avec toutes leurs fautes, des hommes pratiques, et appréciant la valeur des services de M. Saint-George, employèrent leur influence prépondérante pour empêcher l'inspecteur de la Cité d'être dérangé dans sa position. Ce n'est pas exagérer que dire que, sans le maire Préfontaine et l'échevin Rainville, le terme d'office de M. Saint-George serait expiré depuis des années. Maintenant, M. Rainville n'est plus membre du Conseil et la présente majorité des échevins veille avec soin à ce que le maire Préfontaine ait aussi peu d'influence que possible. Le temps semble opportun de mettre à exécution le projet si longtemps désiré de renvoyer M. Saint-George. Une enquête rétrospective de plusieurs années fut obtenue. Elle n'a pas donné les résultats désirés, mais dès qu'elle fut commencée, il fut bien entendu, à l'Hôtel de Ville, que la majorité ferait un rapport recommandant le renvoi de M. Saint-George.

NOMBRE D'ECHEVINS CANADIENS-FRANCAIS ONT EU LA TOTALITE OU LA PLUS GRANDE PARTIE DE LEURS DEPENSES D'ELECTION PAYEES PAR LES ASSOCIATIONS ANGLAISES DE REFORME MUNICIPALE et ont reçu la presque totalité du vote anglais dans leurs quartiers. Conséquemment, ils hésitaient de se montrer hostiles envers ceux à qui ils devaient surtout leurs sièges au Conseil, mais n'en désiraient pas moins justifier le désir très prononcé dans la partie Est pour la tête du trop anglais inspecteur de la Cité.

La dispute du système d'égoût offrit un moyen de sortir de cette difficulté. M. Saint-George recommanda le système séparé et protesta vigoureusement contre l'adoption par le comité des Chemins du système combiné. Il protesta si vigoureusement que le bruit courut que s'il n'était pas soutenu par le Conseil, il considérerait le vote comme un vote de non-confiance et résignerait. Alors, les échevins qui désiraient plaire à leurs électeurs français et souhaitaient en même temps ne pas déplaire à leurs banquiers anglais, pensèrent qu'ils pouvaient atteindre les deux buts en votant contre M. Saint-George. C'est un fait significatif que la division se fit suivant une ligne nationale, tous les échevins français votant contre l'avis de M. Saint-George et tous les anglais l'approuvant.

Comme histoire à dormir debout ce n'est pas mal trouvé ; mais la conclusion eût été plus juste, plus conforme à la vérité si notre confrère avait dit :

"Tous les échevins anglais ont voté contre l'avis de M. Vanier, alors que tous les échevins français l'ont endossé."

Car, avant ce vote, un autre fut pris qui donne au second sa véritable signification.

Tous les échevins anglais, avec l'échevin Jacques en plus, votèrent pour la nomination d'un ingénieur anglais comme nouvel expert. Ces votes-là ne voulaient pas accepter l'humiliation d'un jugement porté par un ingénieur canadien sur l'opinion d'un ingénieur anglais.

La majorité canadienne-française n'a pas voulu laisser infliger cette injure à un des siens dont le talent, le savoir et l'intégrité sont connus et elle a bien fait.

Bien que graves, toutes ces histoires importent peu aux DÉBATS ; mais ce qui lui importe c'est de savoir si le *Witness* a raison quand il affirme qu'un grand nombre des échevins canadiens-français du présent Conseil sont les obligés, les payés, les achetés des associations de Réforme anglaises et si, quand ils votent, ils ont l'obligation de se conformer aux idées, aux vœux, aux rançunes et, quand il le faut, aux ordres des associations de Réforme anglaises avant de songer aux obligations qu'ils ont contractées envers leurs électeurs.

En un mot les électeurs canadiens-français ont-ils oui ou non été vendus par certains de leurs élus ?

La question Saint-George est bien petite auprès de celle-là.

JEAN MIGEON.

Est-ce pour rire ?

UTILISATION PRATIQUE DU MEGAPHONE

.... "Un des coureurs ayant perdu un billet de banque de \$4, sommation fut faite par le mégaphone et l'argent fut rendu au coureur".

C'est ainsi que, mardi dernier, en faisant le récit des fêtes que Terrebonne s'est offertes à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, *La Presse* rapportait le parti qu'on s'est tiré d'une invention plutôt profane pour éveiller les remords en un cœur et ramener à son propriétaire un billet de banque espègle que le goût des aventures avait entraîné loin du gousset paternel.

Cet incident me suggère une idée que je crois géniale et que je m'empresse de déployer sous les regards de mes concitoyens avec l'espoir qu'au sein de notre échevinat se trouvera le quorum voulu pour faire passer la susdite idée au nombre des innovations dont ne pourrait que s'enorgueillir une métropole qui se respecte.

Voici donc mon idée. Chacun sait qu'il ne se passe guère un jour sans que plusieurs des 331,543 citoyens de Montréal n'aient à déplorer la perte d'un objet qui leur est cher : portemonnaie ou breloques, brillant ou bon de duvet, jupons ou valises, pipes d'écumé de mer ou chapeaux de paille, paletots ou caoutchoucs, bicyclettes ou trousseaux de clefs, parapluie ou chiens de race. — Et j'en passe.

Or, l'aventure est d'autant plus intéressante que tout le monde est exposé au même malheur, attendu qu'aucun être humain n'est assez défortuné pour ne pouvoir posséder quelque chose de perdable et qu'il n'existe aucune prophylaxie suffisamment efficace pour prévenir ce malheur.

Or, en pareille occurrence, que se passe-t-il ?

On colle une petite annonce dans les journaux — et on attend. Parfois, ça réussit, mais, parfois aussi, celui qui trouve l'objet perdu n'a pas eu, dans sa jeunesse, l'inappréciable bonheur d'apprendre à lire et se trouve ainsi dans la pénible impossibilité de retrouver le propriétaire.

Il y a là, chacun le constate, un état de chose vraiment déplorable.

Aussi proposé-je : "que tous ceux qui sont exposés à quelque perte dans les douze mois qui constituent l'année municipale soient tenus de verser d'avance, entre les mains d'un comité, les sommes qu'ils seraient logiquement obligés d'affecter à l'insertion de trois annonces dans les journaux et que, muni de ce capital, le susdit comité se charge d'installer et de faire fonctionner, à heures fixes, un immense mégaphone chargé de réclamer quotidiennement les objets perdus dans la ville de Montréal pendant les dernières 24 heures...."

Le Mont-Royal me semble désigné d'avance pour devenir le siège de cette gigantesque entreprise. Et je n'hésite pas à croire que les frais d'installation seraient relativement abordables. Notre Conseil pourrait en même temps rédiger un règlement pour

obliger tous les citoyens à se mettre au balcon et à garder, vers l'heure solennelle de l'Angelus, un silence majestueux absolu pendant la criée des objets perdus, laquelle criée, pour atteindre tout le monde, se ferait en anglais, en français, en italien, en syriaque, en chinois et en trois ou quatre autres idiomes couramment parlés dans nos murs.

Et si, après cette criée mégaphonique, l'objet perdu ne revient pas à son légitime maître, la police sera du moins convaincue que le trouver vit au nombre des sourds-muets de notre métropole — ce qui, en localisant les recherches, permettrait à nos limiers d'arriver beaucoup plus rapidement à un résultat.

Bien que mon idée soit lumineuse, je suis trop philanthrope pour y chercher un motif à soutenir des rentes ; la seule prévision des bienfaits qu'en retireront mes concitoyens me semble une récompense bien supérieure à tout ce que pourrait m'apporter l'obtention d'un banal brevet.

Je supplie même la ville de Montréal de ne pas troubler mon désintéressement par la manifestation de sa reconnaissance et je l'invite à croire qu'elle me froisserait en m'élevant une statue avant ma mort.

GASTON

ECHOS

Le prince de Monaco n'ayant pas été l'objet d'une tentative d'assassinat, le notaire public et monégasque consul Contée (1) devra conserver pour une autre occasion le télégramme de félicitations qu'une fausse nouvelle ou, qu'un cauchemar lui a inspiré.

Nous avons cru un moment — nous le confessons — que ledit télégramme avait été expédié dans l'assez compréhensible but de soutenir du prince un autographe qui eût fait pittoresque figure dans un album canadien. Mais en songeant que le télégraphe — fût-il câblé — ne peut encore s'exprimer que par des bâtons sans respecter les *fions* royaux ou princiers, on se demande sur quel diable d'herbage le notaire-consul a bien pu marcher pour se faulxer dans cette galère et faire se fendre d'au moins \$1. le gouvernement de son prince.

Espérons cependant que le secrétaire de ce prince, en répondant "Merci pour sympathies, mais ignorons attentat", a fait du même coup parvenir à son consul une fiche de consolation qui n'est pas banale et que le bonheur de savoir Son Altesse hors d'un danger qu'elle n'a jamais couru constituera une compensation suffisante pour faire oublier au notaire Contée les trances mortelles par lesquelles il a dû passer.

Le "Tribune", ce navire de guerre anglais, est ancré dans notre port depuis quelques jours. Le *Tribune* est à peine sorti de son chantier : c'est un garde-côte où l'industrie a dit son dernier mot.

Allez le voir. De la jétée, la petite machine meurtrière attire, avec sa coque noire et ses cuivres brillants. De près, cela prend l'aspect d'un monstre, un monstre repoussant. Les orifices qui laissent passer les chaînes de l'ancre s'ouvrent comme deux yeux d'ombre promenant leur regard envieux sur le bien d'autrui... Et puis, comme cet amas de choses lourdes rappelle bien l'autre, la force matérielle, brutale et passive qui s'emploie à perpétuer toutes les injustices au nom de toutes les hypocrisies, celle qui a déshonoré l'histoire de l'humanité, comme son enfant de fer afflige les flots du Saint-Laurent.

Mal étouffé, le scandale de la Vitaine ! Et bien que la majorité parlementaire l'ait couvert de sa responsabilité, jeudi dernier, il n'en aura pas moins un funeste retentissement, dans le pays, au détriment du parti au pouvoir.

Jamais la servilité de l'esprit partisan n'a été mise mieux en relief que dans cette sale affaire.

Un individu quelconque, qui n'a d'autres titres à la confiance de l'autorité fédérale que sa qualité de partisan, profite de la guerre en Afrique pour proposer au ministre de la milice la fourniture d'une substance nutritive très concentrée, comme rations de marche. Un essai avait été fait d'une substance de ce genre à Kingston. Les experts avaient été satisfaits. L'ami du gouvernement s'engage à livrer la même nourriture. Le ministre passe un contrat en 20 minutes. Le fournisseur part pour New-York, achète des restants de biscuits de fabrique, les fait broyer à Montréal, les renferme dans des vieux bidons à tomates, à pétrole ou à peinture etc. ; et le tout est expédié à nos soldats.

Profit net pour le fournisseur : \$4,000, sur un contrat de \$5,000.

Et, malgré la preuve, malgré la coupable négligence ou la criminelle complicité d'un ministre qui accepte une marchandise frelatée, sans la voir, sans la faire analyser, malgré la fraude, patente et évidente, la Chambre d'Ottawa a exonoré les boodlers par un vote de 73 à 50.

Dix députés libéraux ont eu cependant une indigestion de Vitaine. Leur estomac n'a pu supporter la vilaine drogue, ni la politique qui en était saturée.

M. Ellis, Richardson, Oliver, Monet, Bourassa, Ethier, Puttee, Pettit, Rogers et Graham ont voté contre le gouvernement. Honneur à eux !

La Constitution accorde aux sujets canadiens, individus ou groupes, le droit illimité de discussion, sur la forme de notre gouvernement. Il est donc permis à tous les citoyens d'écrire et de discourir sur l'indépendance du Canada, soit en faveur de cette réforme radicale, soit contre.

Et si chacun peut signer ses articles ou ses brochures, si chacun peut provoquer des assemblées publiques et tenter, sans masque, de pousser le peuple à réclamer et à obtenir l'indépendance du pays, pourquoi serait-il interdit aux cœurs généreux que séduit cette perspective de la patrie indépendante de porter le signe visible de cette noble ambition.

Pourquoi ?

Parce que cela déplaît au ministre des Douanes, voilà tout. Ce fonctionnaire, voué à l'impérialisme, a décrété que les boutons-insignes commandés aux Etats-Unis par les amants de l'Indépendance constituaient un emblème séditionnel, et il les a fait saisir à la frontière, au mépris de tout droit et de toute pudeur patriotique. Ces boutons représentent le drapeau tricolore portant sur sa bande blanche la feuille d'érable et le castor canadien. Au dessus, cette simple inscription : Indépendance du Canada.

Voilà, selon le ministre des Douanes, ce qu'il est criminel de porter.

On se souviendra en temps opportun de l'acte inqualifiable de cet homme.

En attendant, il est bon de dire que désormais ces boutons passeront en contrebande, et cela malgré la perspicacité du ministre. Avis donc aux braves citoyens qui ne craignent pas d'affirmer leur amour pour la patrie et leur orgueil pour son émancipation.

Le signe de ralliement ne leur fera pas défaut, malgré le mauvais vouloir d'un ministre impérialiste.

ENRY D'ELS

(1) La représentation consulaire de la principauté de Monaco exigeant l'expatriement d'au moins la moitié de la population, ne nous étonnons donc point de voir un naturel du Canada remplir ces importantes fonctions.

Au Louvre

Temple, vieux reliquaire où revit le vœu,
Le Louvre, au nouveau siècle offre une étrange toile :
Sur le lit d'une fosse, un fauve git, vaincu,
Dont l'œil mourant, le soir, est quand même une étoile.

En regard est un bronze, un homme non vêtu,
Qui foule sous ses pieds, en déchirant leur voile,
Deux vierges dont les yeux reflètent la vertu,
Et dont la nudité n'a que des pleurs pour voile.....

Ce sombre tableau porte : "Empire agonisant"
Et l'ignoble statue : "Un maculé de sang :
Un ministre assassin....." triste métamorphose !

Dans ce fauve, j'ai vu l'empire anglo-saxon ;
Dans ce nu, Chamberlain, gentilhomme larron,
Dans le peuple, dans l'homme un effet et la cause !

DENIS LANCOT.

Politique Etrangère

L'humanité continue de conjuguer le plus affreux
des verbes - le verbe tuer.

AU TRANSVAAL

Les affaires chinoises ayant, par leur gravité, opéré une diversion dans les esprits, on est moins passionné pour ce qui se passe au Transvaal. Il convient de dire aussi que l'on est plus mal informé que jamais. Voici un échantillon de la correspondance du maréchal Roberts :

"Hamilton annonce qu'Heidelberg est la ville la plus anglaise qu'il ait encore vue. Les habitants lui ont fait une grande réception. Les rues étaient encombrées d'une foule énorme et décorées de drapeaux. Le capitaine Valentine a hissé le pavillon anglais sur la place du marché au milieu des acclamations de la population, des troupes anglaises, australiennes et autres. Le *God save the Queen* a été chanté et la foule accompagnait en chœur. Les partisans de l'Angleterre ont été fort malmenés dernièrement."

Cette dernière phrase n'est pas de nature à nous faire croire à la sincérité de l'enthousiasme des jeunes gens d'Heidelberg. Si ce que raconte le maréchal Roberts est vrai, cela prouve que la population de cette ville, conquise sans le moindre effort, veut se débarrasser des mauvais traitements que trop souvent les vainqueurs infligent aux vaincus.

Dans la même dépêche, le généralissime anglais se borne à dire que tout l'intérêt de la campagne se concentre dans la colonie de la rivière Orange, où le général Dewet inquiète fortement les troupes britanniques.

N'est-il pas étonnant que le maréchal télégraphie à Londres des lignes oiseuses comme celles que nous venons de reproduire, alors qu'il cache les défaites qu'il subit ? Le 4 juin dernier, les Boers se sont emparés d'un convoi composé de 50 charrettes, et le matin du même jour 150 Highlanders s'étaient rendus aux Boers du général Dewet. Ces faits importants n'ont été télégraphiés officiellement que le 25 juin, vingt et un jours après l'événement. C'est au moins singulier.

Les dépêches officielles ne nous donnent que des renseignements incomplets ou vagues. A travers leur laconisme imprécis, on sent que la situation n'a rien perdu de sa gravité et que l'immobilité des généraux anglais n'est pas une tactique. Une des dernières dépêches nous apprend que "les contingents boers dans la partie orientale de l'Etat libre d'Orange semblent avoir été fractionnés en petits groupes qui harassaient les grosses colonnes anglaises, cernant sans cesse les éclaireurs, fusillant les sentinelles, faisant ça et là des preuves de force et étourdissant les corps lents à se mouvoir."

Si on lit attentivement les dépêches, on voit que l'activité des Boers augmente en proportion de l'inactivité du maréchal Roberts. Celui-ci a annoncé depuis longtemps qu'il méditait un mouvement pour envelopper et écraser les Boers, mais il ne semble pas en état d'exécuter cette manœuvre. La dépêche du 27 juin annonce au contraire que les Boers ont forcé les lignes du général Rundle et qu'ils se dirigent vers le sud.

Or, jeudi, une nouvelle dépêche nous apprenait que le lieutenant Rundle avait été fait prisonnier avec son escorte aux portes mêmes de Pretoria.

Ne serait-ce pas du lieutenant-général Rundle dont veut parler la dépêche ?

On annonce officiellement qu'aucun corps de troupes anglaises ne quittera le Sud-Africain tant que la guerre ne sera pas finie.

Hélas ! les pauvres soldats, quand reviendront-ils ?

CHINE

Les événements qui se déroulent en Chine ne laissent pas que d'inquiéter les esprits pacifiques. Dans l'opinion de bien des gens, la suite naturelle et fatale de la situation actuelle sera une prise d'armes générale qui jettera les uns contre les autres toutes les nations de l'Europe ; et même peut-être l'Amérique ne pourra-t-elle s'empêcher de participer à cette tuerie.

Quoique les événements soient graves, nous ne partageons pas ces craintes, et voici pourquoi.

Avant la guerre du Transvaal, l'Angleterre avait pour principe absolu de ne faire aucune concession aux puissances avec lesquelles elle se trouvait en rivalité ou en conflit d'intérêts. Mais depuis qu'en dépit de ses victoires sur les Boers le monde entier a constaté qu'elle avait dû expédier 300,000 hommes et un matériel de guerre formidable pour déplacer le siège du gouvernement transvaalien qui gouverne seulement 200,000 sujets, les conséquences de ces échecs moraux et multipliés se font vivement sentir. L'Angleterre aujourd'hui ne tient plus tête à ses rivaux, et elle accepte d'avance ce que fera la Russie en Chine, à la condition qu'on ne ferme pas la porte à son commerce dans cette région : ce que la Russie a promis d'accorder. Si donc l'Angleterre n'est pas agressive — et malheureusement pour elle elle ne peut plus l'être — il n'y a pas lieu de redouter une conflagration générale à l'heure du partage de la Chine. Si toutefois la Chine succombe dans la lutte, ce qui n'est pas encore démontré.

COTE D'OR

La révolte des Achantis ne semble pas vouloir s'apaiser. Le colonel Carter qui avait été à Bekwai pour prêter main-forte au capitaine Hall, sérieusement menacé, a été attaqué à l'improviste près de Dompso. L'ennemi était sous les broussailles et a pu tirer à bout portant sur la colonne. Les troupes anglaises ont pu mettre en fuite leurs agresseurs, mais elles ont laissé, hélas ! sept officiers et 87 hommes sur le champ de bataille.

FRANCE

Signe des temps.
Le parlement français a adopté sans discussion le projet de loi relatif à la marine, modifié de façon à permettre la construction de onze nouveaux navires et une dépense de \$33,000,000 pour la construction de torpilleurs et de navires sous-marins. C'est une augmentation de \$10,000,000 sur le crédit primitivement demandé.

— Les Américains ont, de concert avec les Français, fêté dignement le 4 juillet. Ces fêtes franco-américaines ont été très brillantes et très significatives. Le 3 on a inauguré le monument de Washington et le 4, celui de Lafayette.

Le président Loubet et les membres de son cabinet ont assisté à ces deux cérémonies, et la présence de ces personnages a démontré leur importance. Le ministre des affaires étrangères, M. Delcassé, a été le principal orateur à la cérémonie de la remise du monument de Washington à la France, et le général André, ministre de la guerre, représentait le gouvernement au banquet de la commune.

Le caractère officiel de cette double cérémonie indique suffisamment les bons rapports qui existent entre les deux grandes républiques.

EMILE CARDIN.

LA POSSESSION D'UNE ILE

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux. Cela nous est prouvé bien des fois dans la vie. Voyez-en une preuve, en passant : mais, celle-là, par exemple, dépasse toutes les mesures de l'in vraisemblable.

Nous venons de lire dans le *Globe* de Londres : "Le gouvernement anglais, sur le conseil de ses ministres serait disposé à annuler la vente de l'île d'Anticosti, faite en 1896 à M. Henri Ménier."

Quoique la chose nous paraisse inconcevable, il faut s'attendre à toutes espèces de surprises de la part des Anglais, qui ne reculent devant rien, quand leurs intérêts, leur sécurité, ou leurs affaires sont en jeu.

A ce sujet pourtant, nous pouvons les rassurer, car M. Ménier, en achetant l'île d'Anticosti, n'a été guidé par aucune idée hostile envers la colonie britannique ; loin de là.

Puissent-ils s'en convaincre, ces fils d'Albion, rien qu'en voyant les grosses dépenses que fait son propriétaire pour l'entretien et l'approvisionnement de cette île, dépenses, qui vont presque entièrement s'engouffrer dans la caisse des négociants de Québec et de Montréal. Qu'ils voyent aussi la quantité de Canadiens qui y sont employés.

Certainement, posséder un domaine aussi vaste, si stratégiquement bien placé, entre l'Océan et l'entrée du golfe Saint-Laurent, ce n'est pas commun. Il est vrai que ce n'est pas ordinaire, et pas toujours à la portée de tout le monde, mais aussi quand on le peut, il faut avouer que pour le propriétaire, cette unique situation, est le plus sûr moyen d'éviter les difficultés avec ses voisins. La chose n'a pas été jugée ainsi par les Canadiens, des demi-frères, qui pourtant, nous le répétons, en profitent dans une large mesure.

M. Ménier a été bien vite fixé autant qu'abusé, car, depuis, toutes les foudres de la malédiction sont tombées sur lui, dès qu'il a pu obtenir du gouvernement, d'être le maître chez lui, et de faire respecter son bien. Malgré cette décision, les Canadiens-anglais ont fait preuve d'une sourde jalousie, en voyant Anticosti, devenir la propriété d'un Français, la chose est incontestablement visible.

Quand ils se sont aperçus que l'île d'Anticosti prospérait, par suite de la philanthropie initiative de son nouveau propriétaire, avec le concours de ses dévoués collaborateurs, d'abord en récoltes abondantes, grâce aux efforts constants de M. Léon Picard chef de culture ; puis par l'édification de nombreuses constructions, telles que : ateliers de forges, menuiseries, scieries, briquetteries et création d'un port d'attache ; tous ces travaux, sous l'habile direction de l'ingénieur M. A. Jacquemart. Ils ne purent se maîtriser.

Cet hiver, et malgré la neige, près de 80,000 arbres ont été coupés par une équipe d'une centaine d'hommes. L'entrepreneur, (un Canadien) homme actif et intelligent, avait recruté sa *gang* de travailleurs un peu dans toutes les paroisses du Canada.

Cette coupe a donné des *billots* superbes qui ont été sciés et débités à l'usage des constructions.

Devant tous ces heureux résultats, nous comprenons un peu la surprise et le désappointement des Anglais, pour qui l'île d'Anticosti passait, et paraissait être absolument réfractaire à toute espèce de production.

C'est alors qu'ils se rappellèrent tout à coup, que l'île avait été longtemps leur propriété, et ils ne comprennent pas encore qu'on la leur ait enlevée.

Depuis cette vente sont nées un tas de vexations malveillantes autant que déplacées, à l'adresse de M. Ménier. Les attaques ont commencé sur son île même à la pointe Est, où résidait un certain nombre de gens de toutes catégories, catholiques par un peu scrupuleux ministre méthodiste, qui excitait ses fidèles à la plus sotte rébellion. Il les invitait à persister, et à croire qu'ils étaient matresseux eux, quand bien même M. Ménier était devenu l'acquéreur de l'île entière. Sous les bons conseils de cet excellent pasteur ils continuèrent donc à pêcher, à chasser et à tuer les animaux à fourrures, avec une désinvolture et un aplomb imperturbables, malgré la défense et les avis qui leur furent communiqués. Ils ne voulaient jamais s'astreindre aux règlements institués par M. Ménier. En un mot, ils volaient le propriétaire et voulaient vivre et rester voleurs quand même. Cette façon d'agir força donc M. Ménier à employer les grands moyens, mais non pas sans avoir commencé d'abord par la douceur, le raisonnement, puis la promesse d'indemnités très larges vis-à-vis de ces récalcitrants, entièrement butés et animés de mauvais sentiments. Rien ne les décida. C'est alors, que le possesseur d'Anticosti fut obligé et forcé d'intenter des procès devant les cours du Canada et de Londres qu'il a gagnés haut la main, et c'était toute justice.

Eh bien ! malgré ça, voilà qu'aujourd'hui, on essaie encore de revenir à la charge, remettre le feu aux poudres, et nous le voyons menacé, d'après le *Globe*, d'annulation de son achat. — Elle est raide celle-là ! Quelle dérision. Non ! c'est le comble de l'impudence, et une innovation bien originale en procédure, pour le commencement du 20^{ème} siècle.

Qu'on se le dise. — Comment ça va-t-il finir ? Allons nous voir l'escadre anglo-canadienne croiser tout autour de l'Anticosti, aux prises avec les bateaux de M. Ménier, son beau yacht, la *Bacchante* en tête ; puis son intrépide steamer, *Savoy* comme arrière-garde, sous la conduite de Son Honneur le Gouverneur Commettant, avec sa casquette blanche d'amiral ? et enfin, entre ces deux vaisseaux, la nombreuse flottille des pêcheurs de l'île, hardis marins et dévoués à leur bienfaiteur, M. Ménier. Pour courir sus à l'oppressur, c'est ce dont on pourrait disposer, croyons-nous pour le moment, mais enfin il y a un commencement à tout.

Cette mobilisation serait une belle journée de régal, pour les indigènes d'un pays peu habitués à ce genre de spectacle, et, qui sait, peut-être, si la canoanée n'en serait pas prise pour l'annonce d'un nouvel exploit de lord Roberts sur les hérosiques Boers ? Jusqu'à plus amples renseignements, nous sommes cependant bien tranquilles, convaincus et rassurés sur le sort de l'île d'Anticosti et de son propriétaire, et, si l'affaire finit enfin par s'arranger définitivement, comme il est plus que probable, aux intérêts, et à la tranquillité de M. Ménier, eh bien alors, on en sera quitte pour fraterniser une fois de plus, comme l'ont fait l'an dernier à pareille époque tous nos confrères du Canada, en portant plusieurs toasts à la prospérité d'Anticosti et à la Reine d'Angleterre. *Finita la comedia.*

P. l'Escur de Bourdieu.

MOTS DE COMBAT

I
Ne pouvant faire que ce qui est juste soit fort, On a décidé que ce qui est fort soit juste ; Et, ne pouvant fortifier la justice, On a justifié la force.

PASCAL.

II
Nul gouvernement n'est fort s'il n'est sage et national.

GUIZOT.

III
On vous l'a dit, on l'a répété : "Vous n'avez pas pris le pouvoir pour gouverner. Vous n'êtes pas des gouvernants : vous avez commencé comme des journaux et vous avez fini comme des traitres !"

GAMBETTA.

IV
Lorsque les peuples souffrent, la résignation est leur première pensée, la révolte ne vient qu'après.

L. FAUCHER.

V
Pour recueillir les biens inestimables qu'assure la liberté de la presse, il faut savoir se soumettre aux maux inévitables qu'elle fait naître.

DE TOCQUEVILLE.

VI
Grâce au réveil de l'esprit public, nous entrevoyons un avenir meilleur pour la République, et concevons l'espoir de fonder pour la France un régime de vraie liberté, de justice et d'humanité.

DE MARCÈRE.

UN JEUNE

On ne m'enlèvera point du ciboulot la conviction que les temps sont aux jeunes, que l'avenir est à nous !

Je respecte, dans la mesure de mes énergies, les préceptes de mes savants professeurs qui m'ont enseigné de ne pas trop aller au devant des autres, de suivre le mouvement, et de ne pas meurtrir les orbes d'autrui sous prétexte de prendre l'avant. Mais je n'approuve pas la patience de ces bonshommes qui prennent si bien leur temps que leur vie s'achève avant qu'ils aient trouvé le tour de faire une action profitable à leur pays, à leur prochain ou à eux-mêmes.

C'est excellent de partir à point, mais il est bon de courir parfois. Et je regrette que M. de Lafontaine soit défunt : je lui demanderais s'il n'aurait pas fait perdre la course à la tortue si celle-ci avait concouru avec un renard, prudent et rusé, au lieu d'un lièvre ayant la folie en tête.

Certains vieux vous diront que les jeunes vont trop vite, qu'ils leur passent par-dessus, qu'ils les bousculent...

Les sales vieux ! aux asticots !

Mais d'autres vieux, ceux-là dont la vieillesse reverdit à l'atmosphère prospère du pays qu'ils ont poussé en avant, seront fiers de l'envoie de leurs fils et mourront consolés de les voir aller au devant de la vie et affronter ses vicissitudes, sans attendre qu'elle aille au devant d'eux et les cerne de ses misères.

Ce sont des amis, ces vieux.

Voilà ceux que je persévère

À bénir, choyer, de mon mieux.

De leurs mots je suis l'archiviste.

Quoiqu'ils disent, je réponds vère.

O les chers vieux, doux et railleurs,

Qu'à bien des jeunes je préfère !

Ces vieux ne sont pas des vieillards.

Ces vieux ne se scandalisent point de la charge que font les jeunes vers le progrès. Au contraire, ils leur tendent la main, leur indiquent les chemins raccourcis, les bons relais, et facilitent à toute une génération la traversée de la vie, sur quelque monture que doive s'effectuer le voyage.

Le journalisme est aux jeunes qui stimulent l'éducation de leurs compatriotes par des lectures plus fraîches, moins craintives ; la politique est aux jeunes dont l'ardeur viendra à bout des vieux préjugés ; le commerce est aux jeunes qui ont l'audace de forcer la fortune ; l'industrie est aux jeunes qui disposent des découvertes de tout un siècle ; l'art militaire est aux jeunes qui sont nés avec les sciences permettant aux humains de s'entre-tuer sans même se voir ; les lettres et les arts sont aux jeunes qui entrent dans la voie si péniblement ouverte par leurs prédécesseurs ; enfin l'avenir est aux jeunes !

N'exigez pas de moi des exemples de jeunes qui se préparent à illustrer chacune de ces carrières : ils vous sont aussi familiers qu'à moi-même et si nombreux que l'oubli de quelques-uns serait injuste. Que ceux de nos jeunes concitoyens qui se lancent dans les affaires me permettent cependant une citation, celle d'un audacieux à l'endroit de qui dame Fortune est en train d'esquisser ses plus beaux sourires et dont la popularité montre ce qu'on peut faire en se remuant un peu, en approfondissant le sens de la besogne entreprise et en prenant à cœur de la conduire à bien. La *Presse* de samedi dernier avait cet entrefilet :

PERSONNEL

M. Arthur Lamalice, agent d'annonces pour le département français, *La Presse*, a laissé sa position pour diriger le département anglais au *Journal*.

Quelques heures après avoir lu ces lignes, je rencontrai mon ami, Arthur Lamalice, et je le félicitai. Car sans en savoir plus long, j'étais assuré que le changement ne s'était pas effectué à son désavantage. Nous causâmes. J'avais en raison de lui serrer la main.

La plupart de vous et de nous ignore, j'en ai la certitude, les détails et même les grandes lignes du travail qui s'opère dans l'office de publicité d'un journal, ne suppose pas quels attributs et qualités doit avoir le courtier, l'agent. Son nom ne paraît nulle part, n'est prononcé sur aucun buste, n'est imprimé sur aucune enseigne ni sur aucune voiture de commerce, n'est enregistré dans aucun document : il n'est officiellement nulle part. Cependant, il grandit avec celui des maisons qu'il rend prospères ; bientôt, il accapare l'attention et devient un centre de gravité, comme le deviennent ces institutions autour desquelles gravite le commerce d'une métropole.

L'agent de publicité est le trait d'union entre l'industrie nationale et celle des pays voisins ; il est le stimulant du commerce et, cependant, les gouvernements accusent si pompeusement leurs surplus ne songent guère qu'un des principaux facteurs de cette prospérité est l'agent de publicité qui fait la navette entre les centres producteurs ou manufacturiers et les populations qui consomment, active le courant des affaires, introduit chez nous l'acheteur étranger et lui fait apprécier nos produits, fait marcher nos opérations. C'est un peu la mouche du coche, c'est aussi beaucoup le fouet de l'attelage. Et, pour revenir aux fables, je reproche un peu au bonhomme Lafontaine de n'avoir pas, quelque part, démontré que si la mouche est quelquefois importune, elle empêche souvent les rosses de dormir en chemin.

L'agent de publicité est si bien le fouet des affaires que vous entendez chaque jour les plus étonnantes industries, financiers et commerçants américains lui rendre grâce d'être souvent sortis du borbier et d'avoir parfois évité un chavirement fatal.

A New-York, Nathl.-C. Fowler, qui, il y a une dizaine d'années, sollicitait des annonces pour les journaux, trace aujourd'hui le chemin de la fortune aux compagnies de chemins de fer et d'assurances en leur enseignant les méthodes d'attirer la clientèle nécessaire au fonctionnement des affaires, et conseille la publicité du monde entier ; Chs.-A. Bates rédige les annonces des plus formidables maisons de commerce américaines, qu'achalandant les acheteurs des deux hémisphères ; Alfred-E. Rose se fait, sans tracas, un salaire annuel qui fait pâlir la collection des honoraires de nos ministres, à diriger la publicité de la célèbre maison Ayer ; Woolston Dixey inspire les 2,000 employés de la "National Cash Registry", de Dayton, Ohio ; J.-F. Gibson, un compatriote de Toronto, maintient la prospérité du *New-York Evening Telegram* ; John-E. Thayer, à la Cie Butterick ; Cressey Morrison, à la Cie Pabst ; Frank-L. Perine, à la "Sozodent Co", et combien d'autres qui ont fait de la publicité une profession, une véritable science.

M. Arthur Lamalice est l'élève privilégié de ces bons maîtres dont le premier a osé lui donner ce témoignage "qu'il serait profitable au Canada d'avoir une demi-douzaine d'agents de publicité comme M. Lamalice". Cet éloge n'est pas volé. A peine âgé de 27 ans, M. Lamalice a acquis une position à laquelle, seules, une ambition doublement trempée, une raison droite, une vive intelligence, une franchise à toute épreuve, une audace presque outrée, une activité prodigieuse, le pouvaient amener. Il a approfondi l'esprit de sa besogne, a compris la raison de l'annonce, médité sur la relation de la production et de la consommation ; il a réussi à se faire admettre au "Sphinx Club" de New-York, au "Agate Club" de Chicago, et à ces autres laboratoires secrets où se dissèquent les faibles et les penchants du public acheteur. Maître de la langue anglaise, il a adapté à la publicité canadienne-française les méthodes américaines qui font prospérer les moindres entreprises ; il a publié des brochures qui ont été saluées par les autorités, le *Printer's Ink*, le *Newspaperman*. En somme, il s'est fait connaître à sa juste valeur et n'a pas causé de regrets à ceux qui lui ont demandé des services.

Aujourd'hui, M. Arthur Lamalice est recherché, il est couru par les institutions qui veulent réussir. Je le cite comme modèle aux jeunes en leur rappelant que notre pays ne manque pas d'intelligences non plus que de courages, mais qu'il a plus que jamais besoin de fermes travailleurs.

A ceux qui trouvent cette louange excessive j'en promets une semblable quand ils l'auront méritée autant que M. Lamalice.

ENRY D'ELS.

Dr W. LYONS-GAUTHIER

Spécialiste pour les maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles.
No 37, Saint-Denis - - - Consultations gratuites.

AU CAP NOME

Les chercheurs de fortune qui se disposent à partir un jour à l'autre pour le Cap Nome, qui a été révélé comme le papa du Klondike, feraient bien de prendre leurs renseignements avant d'acheter leur ticket.

M. Louis, qui a acquis une grande notoriété à Montréal, il y a quelques années, a écrit hier à M. Cochenat, bijoutier de la rue Saint-Jacques, mettant tous les Canadiens en garde contre les annonces et les réclames de compagnies ayant intérêt à pousser les gens à voyager. M. Louis dit qu'il y a très peu d'or dans ces régions et que, l'hiver prochain, il s'y passera des scènes désolantes. La misère ronge actuellement la population de cette région. M. Louis ajoute que ces régions soi-disant aurifères n'ont donné jusqu'à maintenant que des résultats fort décevants.

J. L.

POURQUOI !

Nos amis, les Anglais viennent de construire un canon formidable, tout ce qu'on a fait jusqu'ici de plus formidable comme canon.

Il pèse 1,780 livres, et le projectile, qui traverse une plaque d'acier de 7 pouces d'épaisseur aussi facilement qu'il traverserait une plaque en beurre, pèse 12 livres.

Mais sa principale qualité est d'être automatique et de pouvoir tirer aussi vite qu'il est possible aux servants d'introduire le projectile. Le recul de la pièce est utilisé pour ouvrir la culasse, extraire les douilles, introduire la nouvelle charge et refermer la culasse. L'explosif employé est la cordite.

Ce canon servira probablement à réduire quelque autre Transvaal.

On ne sait jamais.

E. C.

UNIVERSALITE. — L'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie connaissent la vertu remarquable du BAUME RHUMAL.

IMPRESSIONS

MM. les marchands, qui ont compris l'importance de l'annonce pour l'avancement des affaires, sont priés de nous confier les Cartes, Circulaires, Livrets d'annonces ou toute autre impression dont l'exécution parfaite est assurée par notre nouveau matériel d'imprimerie qui nous autorise à promettre satisfaction aux plus exigeants.

Nous sommes également en état de nous charger de ces ouvrages aux prix les plus raisonnables.

Nous sollicitons une commande d'essai.

"LES DEBATS"

71, RUE SAINT-LOUIS, MONTREAL

Que désirez-vous boire ?

La chaleur vous enlève jusqu'au courage de penser à ce que vous désirez boire. Acceptez un bon conseil : buvez les eaux gazeuses de Sylvia et de Saint-Léon, si hygiéniques, le cidre et le ginger ale, si rafraîchissants.

La fabrique Robillard s'applique à exclure de ses breuvages tout élément nuisible à la santé et peut garantir à ses clients l'excellence de ses breuvages d'été.

C. Robillard & Cie

Librairie Française

1632, rue SAINTE-CATHERINE

JULES PONY, Directeur

A toujours à la disposition de sa clientèle le plus grand choix d'ouvrages littéraires de Paris.

Vient de recevoir, entre productions nouvelles :

Amuseuse, René Maizeroy, 90 c
Demi-Volupté, roman illustré, Lajeunesse, 90 c
Cea, par Marcel Prévost.

Le Panorama de l'Exposition

riche album reproduisant, à l'aide de la photographie, sur papier de grand luxe, les plus délicieux aspects de l'Exposition de Paris.

Grand choix de volumes à louer et à vendre — Collections Dumas, Balzac, Comtesse d'Arc, etc.

Succursale generale de "LES DEBATS"

1

LA SOCIETE NATIONALE DE SCULPTURE.

Le prochain tirage aura lieu le 18 juillet 1900, au No 175 rue Saint-Jean, Québec.

OUVRAGES D'ART.

1 Lot	\$15,000	\$15,000
1 Lot	4,000	4,000
1 Lot	2,100	2,000
1 Lot	1,000	1,000
2 Lots	500	1,000
5 Lots	200	1,000
25 Lots	60	1,500
60 Lots	25	1,500
100 Lots	40	4,000
200 Lots	20	4,000
300 Lots	12	3,800
500 Lots	8	4,000

LOTS APPROXIMATIFS.

100 Lots	\$ 20	\$ 2,000
100 Lots	12	1,500
100 Lots	8	800

LOTS TERMINATIFS.

996 Lots	\$ 4	\$ 3,989
999 Lots	4	3,929

3,500 \$53,627
Prix des billets, 25c, 50c et \$1.00 En vente partout.

Chronique des Sports

LE TURF

A BEL-AIR

Il y avait 2500 personnes à l'inauguration de la saison de courses, à l'hippodrome Bel-Air, hier après-midi.

Parmi les personnages les plus reliqués, sinon les plus admirés, citons l'illustre boxeur Tom Sharkey et son co-pain, le grand nègre Armstrong. L'œil droit de Sharkey est encore taché d'un fillet de sang, dernier souvenir de sa défaite par Lullin.

A propos des courses elles-mêmes, disons qu'en dépit de l'état boueux de la piste, la liste des entrées ne fut presque pas endommagée, un fort petit nombre de coureurs étant rayés du programme.

La plus intéressante épreuve de l'après-midi fut le steeplechase, gagné par The Monon, au col. Strathy, qui dépassa Hy Admiral au dernier virage, bien que celui-ci eut conduit la cavalcade depuis le départ.

SOMMAIRE

1ère course—1/2 mille : Prince Plausible, 112, 4 à 1, (O'Leary) 1er ; By George, 112, (Powers) 7 à 1, 2e ; George Lebar, 114, 12 à 1 (Thompson) 3e. Temps 1:25. Dangerous Maid, Nancy Till, Rey Salazar ont aussi couru.

2ème course—1/2 mille, chevaux de 2 ans : San Luiz, 100, 10 à 1 (Thompson) 1er ; Flatterer, 113, 3 à 1 (Flynn) 2e ; Ethel Wheat, 110, 1 à 3, 3e. Temps 54 sec. Lizzie A., Matanzas, Merillo, Lode Rainey, Stroister ont aussi couru.

3ème course—Prix "Haig & Haig"—1/2 mille : A. Winner, 105, 3 à 1, (Weber) 1er ; Poorlands, 105, au pair (Postell) 2e ; Winpress, 103, 2 à 1 (McQuade) 3e. Temps 1:30. Annie Loretta, Lizzie Kelly, Basle, Duffield, Cavotte ont aussi couru.

4ème course—Prix de l'hôtel Windsor, \$1,000—1/2 mille : Jessie Jarbo, 92, 6 à 5 (Wonderly) 1er ; Hie Away, 95, 4 à 1, (Thompson) 2e ; Bell Punch, 110, 6 à 5 (Lendrum) 3e ; Ein et Sir Blaze ont aussi couru. Kitty Regent, blessée, n'a pas terminé la course. Temps 1:52.

5ème course—"Les Guinees de la Reine" (Queen's Plate), 1/2 mille—Zyno, à M. Dawes, 106, 1 à 3 (Castro) 1er ; Zola, à M. Dawes, 117, 1 à 3 (Powers) 2e ; Quebec, 119, 2 à 1 (Wilson) 3e. Temps 2:38. Homespun a aussi couru.

6ème course—Steeplechase—The Monon, 145, 6 à 1 (Moxley) 1er ; Hy Admiral, 142, 3 à 1 (Flynn) 2e ; Angus, 142, 3 à 2 (Hueston) 3e. Temps 3:29. Kerman, Acotta, Bob Salter ont aussi couru. Looman, le favori, et Glover Vendig se sont écartés du parcours et n'ont pas terminé.

JOS. MARIER.

LA CROSSE

LE NATIONAL DÉFAIT PAR UN SCORE DE 5 À 1

Le National a subi hier après-midi sa troisième défaite successive de la saison aux mains du club Montréal. Cet échec était absolument inattendu et a grandement surpris les partisans du National dont plusieurs perdent des sommes considérables par suite de cet insuccès. Les trois défaites essuyées jusqu'ici par le National amoindrissent d'une façon très considérable les chances qu'avait ce club de remporter le championnat, et l'on peut dire que celui-ci est en très grand danger. L'équipe qui représentait le National hier différait sensiblement de celle de l'après-midi, car il a fait la lutte contre les Capitals. Voici les positions respectives des deux clubs.

Montréal	Position	National
Hamilton	goal	Foley
Taylor	point	J. Valois
Murphy	cover point	Kavanagh
Haynes	défence	Blanchard
Moore	défence	Marcelin
Mackerraw	défence	Saint-Aubin
B. Christinas	centre	Brown
Dr. Irwine	attaque	McKeown
Poteous	attaque	Brennan
Todd	attaque	Dade
H. Christinas	outside	Henry
Donnelly	inside	L'Heureux
Matt Murphy	capitaine	P. Brophy
George Carpenter	referee.	

Le National en changeant ainsi les positions faisait une expérience, mais elle n'a pas réussi comme le prouve le résultat de la rencontre. Le score a été de 5 à 1, ce qui est réellement surprenant car le score ne donne pas une idée exacte de ce qui fut la partie. L'une des principales causes de la défaite fut que les joueurs de la division du home paraissent trop craindre leur ancien camarade Billy Murphy. Celui-ci régnant en maître sur le territoire confié à sa garde et écarta tous ceux qui paraissaient avoir l'intention d'empêcher sur lui. Ajoutons que Hamilton, joua à la perfection et arrêta les balles les plus difficiles. Seul l'Heureux réussit une fois à le prendre en défaut. La défense des Montréalais se défendait avec bonheur et empêcha les adversaires de s'approcher des buts. Quant aux joueurs d'attaque de ce club, ils se lancèrent constamment à l'attaque et firent pleuvoir les coups dans la direction des buts de Foley. Celui-ci en écarta un bon nombre, ainsi que Jos Valois, mais pour avoir échoué une fois, deux fois ou trois fois, les Montréalais n'en revenaient pas moins à l'assaut ce qui leur permit de compter cinq points contre le National. Parmi ceux qui se distinguèrent sur le home mentionnons les deux Christinas, Todd, et Donnelly. Le jeu ne fut pas brillant et il se fit de côté et d'autre de grossières erreurs qui se répétèrent souvent. Les passes étaient loin de se faire à la perfection. McKeown fut obligé de se retirer vers la fin de la partie et fut remplacé par Larocque. Brown fut le seul joueur qui fut mis hors du jeu, Marcelin, Saint-Aubin, Blanchard et Brown ont joué une bonne partie du côté du National. L'assistance était de 5,000.

LES DELORMIER A VALLEYFIELD

Le club de Crosse Delormier, qui jusqu'ici a fait mordre la poussière à tous ses adversaires, fait aujourd'hui une excursion à Valleyfield par le New-York canal. Les Delormiers se mesureront au club Valleyfield cet après-midi.

BASE-BALL

LIGUE DE L'EST

Deux parties seulement ont été jouées hier après-midi dans la ligue de l'est. A Springfield et à Hartford, la pluie a empêché les clubs d'en venir aux prises.

MONTREAL

	AB	R	IB	PO	A	E
Bannon, lf.	4	1	1	4	0	0
Lexotte, rf.	4	0	2	2	0	0
Henry, 3b.	4	0	0	1	1	1
Shiebeck, ss.	3	0	0	0	3	0
Moran ss.	0	1	0	0	0	1
Odwell, cf.	3	0	0	1	0	0
Dooley, 1b.	4	0	1	7	1	0
Taylor, 2b.	4	0	2	5	2	0
Raub, c.	4	1	1	2	3	0
Felix, p.	2	1	1	2	1	0

ROCHESTER

	AB	R	IB	PO	A	E
Lush, cf.	5	1	1	1	0	0
Smite, 2b.	4	1	1	4	4	0
O'Hagan, 1b.	3	1	0	2	0	0
Bonner, ss.	3	0	3	13	1	0
Householder, rf.	3	1	1	2	5	5
Greminger, 3b.	4	0	2	0	5	0
Dixon, c.	3	1	0	5	0	5
Bowen, p.	4	1	2	0	2	0

Score par inning :

	R	H	E
Montréal	0	0	2
Rochester	0	1	0

Batteries : Felix et Raub, Brown et Dixon.

Umpire, Binn.

SOMMAIRE :

Points mérités : Rochester 7, Montréal 2 ; sacrifice hit, O'Hagan, buts volés, Grimmingar, double jeu, O'Hagan a Bowen a O'Hagan ; Bonner a Smith a O'Hagan, Grimmingar a Smith a O'Hagan ; Dooley a Félix, premier but sur erreur ; Rochester 2, but sur quatre balles, par Brown 3, par Félix 3, stuck out, par Bowen 2, laisses sur les buts, Rochester 8, Montréal 4. Assistance 900.

A SYRACUSE

	R	H	E
Toronto	1	0	0
Syracuse	0	0	2

Batteries : Williams et Bemis, Pfannmiller et Steelman.

Umpire Egan.

LIGUE NATIONALE

A CINCINNATI

	R	H	E
Cincinnati	0	0	1
Brooklyn	0	2	0

Batteries : Scott et Peitz, Howell et Farrell.

A PITTSBURG

	R	H	E
Pittsburg	0	1	0
New-York	0	0	0

Batteries : Phillips et Zimmer, Hawley et Warner.

A CHICAGO

	R	H	E
Chicago	0	2	1
Boston	0	0	0

Batteries : Callahan et Donahue, Nichols et Clarke.

A SAINT-LOUIS

	R	H	E
Saint-Louis	2	4	0
Philadelphie	0	2	0

Batteries : Jones et Criger, Berthard et McLaughlin, McFarland.

DEUX PARTIES DANS LA LIGUE PROVINCIALE

Deux parties seront jouées aujourd'hui entre les clubs de la ligue de la province de Québec : Farnham ira jouer avec St-Jean, et le club Hochelaga partira à 9 h 45 pour aller à Saint-Hyacinthe. Il a organisé une excursion qui amènera certainement un bon nombre des admirateurs du club. Le départ se fera à la gare Bonaventure.

DOUBLE ATTRACTION AU TERRAIN DES MASCOTTES

Il y aura double attraction cet après-midi au terrain des Mascottes. La première partie à 1 heure sera entre les Royal et les Sainte-Marie, et la seconde à 3 heures entre les Mascottes et le club de Sorel.

TOURNOI ATHLETIQUE

Londres

Londres, 8.—Au tournoi athlétique de la Amateur Athletic Association qui a eu lieu hier à Stanford Bridge, Walter B. Tewksbury de l'université de Pennsylvanie, Arthur F. Duffy de l'université de Georgetown, et Charles Lindsay Burroughs de l'université de Chicago, ont gagné leurs épreuves respectives dans la course de 100 verges.

La course d'un mille a été gagnée par Bennett Tembs, 4 m. 28 c. Alex. Grant, de l'université de Pennsylvanie, est arrivé troisième, Edward Bushness de l'université de Pennsylvanie n'a pas été placé, George W. Carton de Pennsylvanie, n'a pas couru.

L'épreuve finale de la course de 100 verges a été gagnée par Arthur F. Duffy de l'université de Georgetown, F. Jarvis, Princeton est arrivé second, et Walter B. Tewksbury, de l'université de Pennsylvanie, troisième. Temps, 10 secondes.

Le concours pour lancer le poids de 56 livres, a été gagné par Richard Sheldon Mew-York. A. C. distance 45 p. 10 p. D. Horgan est arrivé deuxième avec 44 p. 6 p. tant en hauteur. I. C. Baxter, université de Pennsylvanie 3 ; hauteur, 6 p. 2 p.

Course avec obstacles, épreuve finale. — A. C. Kraenzlein, de l'université de Pennsylvanie 1 ; Pritchard, 2 ; Fraford, 3 ; temps 15 record anglais.

Dans les épreuves de 100 verges, Tewksbury a battu facilement Pritchard, champion des Indes, et Woodsley, champion anglais, son temps a été de 10s. Duffy a battu Jupp, le champion de 1898. T. B. McLean de Pennsylvanie est arrivé second.

Burroughs gagna facilement. H. C. Kraenzlein de Pennsylvanie ; Edmond J. Hinahan, de Georgetown, Prinslein, de Syracuse et McLean de Pennsylvanie n'ont pas concouru.

Lancer le marteau. John Flanagan, N. Y. A. C. 1 ; distance, 103 p. 1 p.

Course de 4 milles. J. T. Rimmer, 1 ; Temps 20 m. 11 s. A. I. Newton, du N. J. A. C. est le seul coureur américain qui a terminé la course. Il est arrivé cinquième.

Demi mille, épreuve finale. Taylor, 1. Temps, 1 m. 57 s. C. Cregan, 2 ; Densham, 3.

Saut en longueur. A. C. Kraenzlein, de Pennsylvanie 1. Distance 22 p. 10 p.

Course d'un quart de mille, épreuve finale. M. W. Long, N. Y. A. C. 1 ; Temps 49 s. ; Maloney, Chicago, 2 ; Welsh, 3.

Steeplechase, 2 milles. S. J. Robinson, 1 ; Temps, 11 m. 8 s. Saut avec perche. Bascom Johnson, N. Y. A. C. 1 ; Distance, 11 p. 4 p.

COURSES A LA NAGE

Voici le résultat des courses à la nage qui ont eu lieu hier après-midi, à l'île Sainte-Hélène :

230 verges handicap, senior — N. W. Smith, 20 verges, 1er. N. Demers, 10 verges, 2e. J. Pow, scratch, 3e. Il y avait six concurrents.

100 verges, handicap, senior — L. Carnegie, 9 verges, 1er ; N. Demers, 5 verges, 2e ; W. R. Wilson, scratch, et N. W. Smyth, 3 verges, 3e. Il y avait 8 concurrents. Dix secondes temps limité.

Chasse aux œufs — Henri Galarneau, 11 œufs, 1er ; P. Rice, 8 œufs, 2e ; G. Beaudry, 7 œufs, 3e.

CYCLISME

Une foule considérable assistait aux courses de bicyclette à Ottawa lundi. Les québécois ont vu leurs espérances réalisées par la victoire de Curtis Boisvert. Dans sa course pour le quart de mille (professionnel) alors que Woodward était en tête, à l'entrée du dernier virage Boisvert démarra sans pousser à fond, passe en tête et arrête un peu son effort, immédiatement les autres concurrents partent à fond, mais Boisvert, alors nous donne l'impression de ce qu'il est vraiment. Emmanant Woodward, il fond sur McLeod, le dépasse, le règle et finit en gagnant comme le veut.

Dans la course de un mille, Boisvert fit une chute malheureuse, malgré cet accident il courra la course de cinq mille, pour le championnat du Canada.

Tout le monde admira beaucoup son habileté et son endurance. Voici le résultat des courses :

1 mille (amateur) Latimer, Ottawa. Temps 2:20.
1 mille (championnat amateur) par épreuves, W. J. Vennels, Toronto. Temps 2:23.
1 mille (professionnel) C. Boisvert, Québec. Temps 1:00.
1 mille (professionnel) Angus McLeod, Toronto. Temps 2:17.

5 mille (championnat professionnel du Canada) Angus McLeod. Temps 13:19.

Dans cette course Boisvert, quoique blessé, arriva second.

Il est fini ce Grand Prix de Paris qui offre au point de vue sportif un intérêt capital. Ça c'est une course vraiment classique. L'espace restreint qui m'est réservé, me force d'être succinct alors qu'il y a de si intéressantes choses à dire sur cet événement. Voici le résultat de la "finale". Jacquelin a filé tout le temps à une allure vertigineuse jusqu'à la chute, c'est alors que ses concurrents l'empoignent et tentent de le régler ; mais à quel point ils ont été surpris de le voir rebondir sur la ligne et gagner par 25 centimètres, on lui remet alors l'écharpe souvenir, et... à l'an prochain le tour d'un autre.

++

Le coureur anglais Michael, qui avait naguère abandonné la bicyclette pour se faire jockey, vient de renoncer aux chevaux et aux hippodromes. Il a paru en piste à Boston dans une course de vingt milles où il a été battu de peu par suite d'une mauvaise reprise d'entraînement.

Etant donné le temps de la course (20 mille en 34 m. 29 s.) on peut juger que la fugue du petit coureur ne lui a pas fait perdre trop de ses qualités et qu'il pourra encore figurer honorablement dans les courses de fond.

++

L'Union vélocipédique de France nous communique la note suivante, sur les règles de l'entraînement. Sur piste—Les coupe-vent sont autorisés de même que toutes machines simples ou compliquées menées par moteurs.

N. B. Nous nous permettons de faire observer à ces messieurs des commissions sportives, de France ou ailleurs, qu'il serait plus conforme aux vraies théories du sport de supprimer d'une façon aussi absolue que catégorique tout ce qui dénature l'effort et en amoindrit la valeur, c'est-à-dire non-seulement les coupe-vent, mais tous les autres engins à moteur en usage depuis quelque temps pour le plus grand dommage du sport qu'ils prétendent protéger. Heureusement que le Canada et les Etats-Unis ne sont pas encore bien envahis par ces engins exotiques.

En route pour l'Europe

Le président et le vice-président du club de bicyclist "Le Montagnard" sont partis pour l'Europe à bord du Vancouver. Avant leur départ, les officiers du club leur ont souhaité bon voyage au restaurant Ayotte, et plusieurs toasts ont été portés aux voyageurs. Parmi les personnes présentes on remarquait MM. C. Laberge, A. L. Pouliot, Dussault, Alain, White, Ste-Marie, Turgeon, Lapage, Beaudoin, Higgins, Tate, Guilbault et Greenfield, de la C. C. A., Jos. Marier, A. Laberge, et Eug. Pelletier. MM. Racicot et Gisson représenteront la C. C. A. à la convention internationale des cyclistes à Paris.

AVIRON

Nous apprenons que deux nations étrangères se sont fait représenter à Paris, d'une façon toute spéciale, pour les concours d'aviron. Ce sont les Etats-Unis, par M. Spalding ; la Hollande, par M. Duadek. Nous souhaitons vivement que les autres pays suivent sans tarder cet exemple, destiné à faciliter et à multiplier les relations sportives internationales.

AUTOMOBILISME

Un grand concours de motocycles a commencé lundi à Vincennes, 12 concurrents sont sortis vainqueurs des épreuves éliminatoires, ayant parcouru 80 kilomètres le matin, et 90, l'après-midi. La vitesse n'entre pas en ligne de compte.

Nos quelques Montréalais possédant des motocycles, les laissent paisiblement se rouiller sous les remises. M. Dandurand lui-même s'est complètement départi de sa toquade momentanée du "moto".

LE PUGILAT

Il est évident maintenant que McKoy a battu Tommy Ryan quoique celui-ci réclame, lutte nulle.

Frank Erne essaie de négocier un match avec Terry McGovern. Il croit pouvoir faire assez de dénutrition pour ne peser que 128 livres.

Dave Sullivan se battra sous peu avec Eddie Gardner dans une lutte de 25 reprises au Broadway Athletic Club, N. Y.

Oscur Gardner vient de mettre deux hommes hors de combat : Gus Bezenah et Larny Gleason. Le premier résista pendant quatre reprises, le second, trois seulement.

La lutte entre Bob Fitzsimmons et Gus Ruhlin n'a pas eu lieu, parce que "Fitz" souffre d'un abcès sous-cutané au poing gauche. C'est dans sa dernière bataille avec Dan Korst auquel il brisa la mâchoire en trois parties, qu'il s'infligea cette blessure. La garantie de \$1,000 a été confiée.

La prochaine grande bataille sera entre Tom Sharkey et Gus Ruhlin à une date indéterminée.

TIR

Un match de tir au revolver, Franco-américain, vient de se disputer, simultanément à Paris et à Greenville (Amérique). La victoire est restée à l'équipe américaine, gagnant sur l'ensemble des tirs, par 51 points.

La moyenne a été de 83,05 pour les tireurs américains ; et de 81,36 pour les tireurs français.

Les exercices de tir, des campements militaires, ne comportent aucun intérêt, étant donné l'expérience du troupeur pour le tir à la cible. Seuls les membres du "Montreal Hunt Club", courent de temps à autres quelques mouches.

OUVERTURE DE LA PECHE

Il y a quelques jours, c'était pour les régions que borde la rive sud, l'ouverture de la pêche, jour impatiemment attendu par des centaines de Montréalais qui se livrent avec une véritable passion à ce sport éminemment tranquille que ne reprouve pas la société protectrice des animaux. Pourquoi, à propos ? Le poisson de rivière est loin d'être un animal féroce et il est en tous cas moins dangereux qu'elles sont les espèces de veragues. Or, chose curieuse, l'hameçon qui termine les lignes à la même forme que le fer qui termine les banderilles et c'est également par des passes savantes "que le pêcheur attire sa proie et fluit par la mater".

Mais soyons sérieux. Depuis tout un mois ils ont préparé leurs engins, leurs lignes, leurs bouchons, leurs "manches variés, et les multiples appâts qui doivent attirer leurs victimes. Les marchands d'asticots, sont sur les dents, les gamins épuisent les carrières d'Outremont, de tous les côtés, et les pêcheurs se font concurrence.

C'est à Sainte-Agathe, au lac Magog, à Montfort, surtout au Chenal du Moine, près Sorel, que les pêcheurs dignes de ce nom se donnent rendez-vous. Là, dans ce petit bras de la rivière Richelieu, que la navigation n'emploie pas, le poisson, paraît-il, aime à frayer. Aussi dès le samedi le long des deux berges, à deux coups d'aviron du bord, des barques amarrées entre deux piquets marquent des emplacements retenus par des notables. C'est le comte d'Ivry.

Jack Doyle a tellement fait de glissades pour attraper les butes, que ses flancs, bleus et rouges d'écchymoses, portent les couleurs nationales.

On dit que le club de Chicago offre de vendre le pitcher Taylor aux Géants, pour un bonus raisonnable.

Le président Franklin a échoué dans son projet pour l'acquisition de Bierbauer des Cleveland.

La chute de la Ligue Atlantique n'a pas soulevé assez de poussière ni laissé de débris qui méritent mention.

Le gérant Ewing est à négocier pour l'échange des deux joueurs, Slater et Smith, contre la Russie.

Jack Smith, que le club Buffalo jouait pas assez actif, a été congédié : il figure maintenant sur l'équipe de Providence.

Jim Corbett et quelques amis assistaient à une partie entre les Clubs Chicago et Brooklyn. L'ex-champion, a parié que les joueurs de Hanlon décrocheraient encore le plumet du championnat.

On ne sait si l'adversité a subjugué les "Reds", ils sont certainement les plus tranquilles cette saison et perdent moins de temps à blaguer l'arbitre.

ERNEST-L. TREMBLAY.

NOUVELLES SPORTIVES

Le pitcher Fretsch, qui avait été prêté au club Reading, vient de rejoindre l'équipe de Buffalo.

Jack Doyle a tellement fait de glissades pour attraper les butes, que ses flancs, bleus et rouges d'écchymoses, portent les couleurs nationales.

On dit que le club de Chicago offre de vendre le pitcher Taylor aux Géants, pour un bonus raisonnable.

Le président Franklin a échoué dans son projet pour l'acquisition de Bierbauer des Cleveland.

La chute de la Ligue Atlantique n'a pas soulevé assez de poussière ni laissé de débris qui méritent mention.

Le gérant Ewing est à négocier pour l'échange des deux joueurs, Slater et Smith, contre la Russie.

Jack Smith, que le club Buffalo jouait pas assez actif, a été congédié : il figure maintenant sur l'équipe de Providence.

Jim Corbett et quelques amis assistaient à une partie entre les Clubs Chicago et Brooklyn. L'ex-champion, a parié que les joueurs de Hanlon décrocheraient encore le plumet du championnat.

On ne sait si l'adversité a subjugué les "Reds", ils sont certainement les plus tranquilles cette saison et perdent moins de temps à blaguer l'arbitre.

ERNEST-L. TREMBLAY.

Feu... M. Christin !

L'enterrement de vie de M. J. A. Christin a été le prétexte

Premier Voyage Premier Mensonge

— Maladie, que c'est bon !... Quel sucre !
Et les grains savoureux et durs qui craquaient sous la dent !

Plus loin, Léonce, grimpé sur un figuier, jetait, dans les kèpis et les chéchias (bonnets rouges des zouaves) tendu vers lui, des poignées de grosses figues à chairs saignantes dont nos troupiers ne se rassasiaient pas, mais auxquelles nous autres du Midi nous préférons les figues blanquettes et les bourgassots, toutes petites et juteuses, vrais sachets de soleil dans leur peau fripée et fine comme de la peau de Suède.

— Mais où les trouve-t-on, ces figues merveilleuses que vous dites, mon officier ?... Il n'y en a donc pas par ici ?

Juste au moment où l'un de mes zouzous me jetait cette question, nous longions un vieux mur décrépit, tout mangé d'herbes et de ronces, dont la crête, éboulée çà et là, laissait voir dans une cour de mas, au sol battu, de ces grandes claies de roseaux, que nos paysans appellent des canisses et sur lesquelles séchaient des milliers de blanquettes pour l'hiver. D'un geste de mon cep de vigne, je les montrai aux zouaves et, joignant l'action à la parole, je sautai par-dessus le mur avec ce cri :

— A l'abordage !
Jour de Dieu, quelle pillerie ! On s'empressait les mains, les bouches, les kèpis, les poches. Soudain, les flammes jaunes de deux ou trois falots se balançant tout près de terre trouèrent l'ombre, profonde de la cour, en même temps que des voix furieuses nous menaçaient et excitaient contre nous deux grands chiens de montagne aboyants et bondissants !

Il fallait voir l'officier de marine sauter par-dessus la muraille, tous les troupiers sur ses talons ! L'obscurité, l'inconnu des chemins nous gênaient pour courir et si l'ennemi ne nous mit pas la main dessus tout de suite, c'est qu'il nous devina trop nombreux, et qu'averti du rapatriement des soldats par le *Bonnardelle*, il savait toujours où nous prendre, le lendemain matin.

A bord, quand nous rentrâmes haletants et suants, les feux étaient éteints, tout le monde endormi, excepté les deux hommes de quart et les deux petits Montpelliérains qui, n'ayant osé nous accompagner, par caponnerie, épiaient notre retour, avec un vague espoir de catastrophe.

Oh ! de ces mostres, de ces mostres ! disaient à l'unisson leurs voix naïvement envieuses, pendant que je leur chuchotais, dans un coin obscur du salon, le récit déjà très enjolivé de nos aventures et que nous entendions les troupiers rentrer les uns après les autres en s'esclaffant, gagner l'avant sur la pointe du pied comme des écoliers qui se glissent dans le dortoir après une escapade nocturne...

Mais notre réveil, le lendemain, mon Dieu !!! A cinq heures, encore enveloppée des brumes blanches du fleuve, la cloche avait sonné ainsi que d'habitude. Les yeux entrouverts une minute, je me disposais à les refermer en écoutant les dernières vibrations sonores sur le trempin de l'eau courante, et songeais en moi-même avec délices :

— Tu as encore deux bonnes heures de sommeil devant toi...

Lorsqu'à ma grande surprise, le *Bonnardelle*, au lieu de quitter le rivage, siffla le dernier coup, se tint immobile au ras du quai. Des pas couraient sur le pont, des éclats de voix irritées, brutales, m'arrivaient à travers les cloisons. Que se passait-il donc ? Ces voix vengeresses, il me semblait déjà les avoir entendues, il n'y avait pas bien longtemps, tout au bout d'une grande cour noire. Sans doute, les voleurs de figues étaient découverts et l'on venait leur réclamer le prix d'un nombre incalculable de bourgassots. Je n'en doutai plus quand par la porte entre-baillée, un homme jeta mon nom. Le capitaine Reboul me pria de venir lui parler tout de suite. Pas commode le capitaine ! Encore plus brutal, sauvage qu'à notre dernière rencontre. De sa casquette en peau de lapin aux oreilles rabattues, jaillissaient les flèches de ces petits yeux, sa barbe rousse, toute retroussée, et d'épouvantables jurons en langue marseillaise. A force de crier, sa voix n'était plus qu'un râle. Mais, plus impressionnantes encore que sa colère, m'apparaissaient les mines blafardes, chassieuses et piteuses de mes malheureux troupiers, brusquement arrachés au sommeil pour comparaître en face de cet énergumène et subir les revendications d'un garde champêtre, avec plaque, sabre et képi galonné, venant réclamer justice au nom de sa commune mise à sac.

Me voyant émerger à mi-corps de l'écouillote, le père Reboul se tourna vers moi violemment :

— Ah ! vous voilà, vous... Alors, c'est vous qu'ils appellent l'officier ?... Officier de quoi, je vous demande... Eh bien il est propre l'officier !... Abuser de la naïveté de ces pauvres diables pour leur faire croire que les figues, les raisins, les jujubes, les grenades sont à la disposition du premier passant venu. Si ce n'est pas honteux... Vous savez que je viens d'en payer pour vingt-deux francs cinquante centimes, et encore le brave Mitifo, dit Pistolet, que je connais depuis l'enfance m'a passé la chose au meilleur compte. Vingt-deux francs cinquante centimes, vous entendez ! vingt-deux francs cinquante !...

L'élève de Varna releva la tête et, portant fièrement la main à son gilet :

— Je ne demande qu'à vous rembourser, monsieur le capitaine.

— Je n'en doute pas, jeune homme, dit le père Reboul, subitement radouci, car il avait craint, un moment, de ne pas rentrer dans ses fonds, les passagers des premières, à bord du *Bonnardelle*, n'étant en général guère plus argentés que ceux du pont. C'est égal, ajouta-t-il d'un ton de blague, si vous avez pris le bateau du Rhône par économie avec quelques soirées de ce genre, votre place risque de vous coûter plus cher qu'un wagon.

Au fond, j'étais tout à fait de son avis, moi qui savais combien mes chers parents avaient dû faire effort pour mettre quelques louis dans ma poche. Mais comment convenir d'une pareille détresse, devant les Montpelliérains, les deux Lyonnaises, l'Anglais et ses pous-sins, tous curieusement échelonnés autour de moi sur les marches étroites de l'escalier du salon. Vanité des vanités ! Dire que, pour entendre encore les murmures d'admiration dont les militaires avaient salué au passage les vingt-deux francs cinquante centimes et le geste emphatique qui les tendait au capitaine j'en aurais, je crois bien, donné deux fois autant !

Soudain l'avant sonna un second coup, le bon, celui-là. La sirène mugit. Des paquets d'écume blanche tourbillonnaient sous les roues du navire.

— Zou ! en route ! cria la voix enrouée du capitaine.

Et le village s'éloigna, rapetissé, emportant ses champs de mûriers et d'arbres à fruits déjà tout embrasés de soleil, tout secoués de la crécelle des cigales, sous la garde de Pistolet qui renouait un petit chemin entre les vignes, le dos courbé, le pas allègre, faisant sonner son argent dans ses deux mains.

DEUXIÈME ÉPISE

Encore un épisode de nuit et dans un cadre aussi vague que le premier. Seulement, il me semble que le rivage est en pierre rouge, et que de grands bateaux qu'on charge de cette pierre s'alignent au bord du Rhône, empêchant le *Bonnardelle* d'approcher. Pour descendre à terre, nous traversons de longues planches jetées sur ces bateaux. J'ai aussi la sensation que nous ne sommes plus dans le Midi ; la soirée est plus fraîche, le bleu de la nuit moins profond, et mon héroïne, — car, dans cet épisode, j'ai une héroïne — n'a plus le hennin provençal au sommet de la tête ni la coiffe contadine à trois pièces, que portait Laure de Nove, la Laure de Pétrarque et qu'on retrouve à Orange, au Pont-Saint-Esprit et jusqu'à Montélimar. Quelle coiffure avait-elle donc sur ses cheveux noirs, la jolie fille qui servait à l'auberge où l'aspirant de marine entra un soir suivi de sa bande accoutumée ? Après des années et des années, je le revois, ce petit bonnet d'indienne, avec les deux brides, flottant en

banderoles derrière la sveltesse et vive créature au teint de bistre, au cou découvert, à la taille élégante des filles de la vallée du Rhône. Je revois aussi la salle basse, pleine de carriers et de marins dont les faces hâlées s'éclairaient en dessous de chandelles fumeuses à même les tables empoissées. A l'entrée des pantalons rouges, commandés par ce drôle de petit homme, le chapeau casseur sur l'oreille, son cache-nez en bandoulière, les carriers, race violente et dure, commencent à grogner, à s'étaler sur les bancs pour nous empêcher de nous asseoir, mais les marins nous filent place.

Il n'y a pas de meilleurs garçons que ces marins du Rhône, aux regards francs et pétillants comme le vin blanc de Condrieu, pays riverain du grand fleuve et dont ils sont presque tous originaires. Pendant le voyage du *Bonnardelle*, je m'amusais chaque jour à suivre l'existence de ces hommes remontant le Rhône à côté de nous. Assis, les jambes nues sur la mule de tête je les voyais guidant par des gués invisibles le fil des bêtes robustes qui halaient à la corde d'énormes péniches chargées de tonneaux de vin et de pierres de taille. De temps à autre, celui d'entre eux qui tenait la barre commandait d'une voix sonore, selon que l'on allait à droite ou à gauche :

— Emperi !... Rûume !... Empire... Royau-me...

Ce qui, pour nos marins, signifie "à bord" et "tribord", de l'antique appellation dont il désignait au moyen âge, la rive du royaume d'Arles et celle de l'empire d'Allemagne. Oh ! la magie de ces syllabes provençales qui, depuis six cents ans, sonnent toujours les mêmes dans le vent du Rhône ; encore aujourd'hui, quand je les entends (car la marine s'en sert toujours), c'est, pour moi, la même émotion et comme un agrandissement du paysage.

Quelle impression ai-je du faire, ce soir-là, sur tous ces braves gens, avec mes airs de chérubin impertinent et mes histoires à dormir debout ? Comment un de ces colosses n'a-t-il pas oris, écrasé entre deux doigts, ce moucheron fatigué, jamais en place, ne cessant de bourdonner et de tourner entre les tables ? Sans doute ma qualité de futur officier, les récits que leur faisais à voix basse les zouaves et les artilleurs, compagnons et témoins de mes aventures à Varna et à Gallipoli, — c'est qu'ils arrivaient à croire que nous nous étions battus là-bas ensemble, — toute cette légende glorieuse et menteuse dont je me chargeais enveloppé, me donnait un prestige extraordinaire à leurs yeux. Et c'est à cela que j'ai dû de ne pas me faire casser les os avant la fin de la soirée par quelque brutal et jaloux calineur de la jolie demoiselle que je poursuivais d'un flirt passionné. Cette jeune fille, nièce de l'aubergiste, s'égarait infiniment de mes marivaudages, de ma petite taille, de mes airs de bambin amoureux. Je l'entendais dire aux marins, en parlant de moi :

— Il semble un enfant de prince.

Et ses yeux clairs me regardaient avec un rire détonnement qui m'excitait à la poursuite, à la taquiner comme si elle aussi avait crié : "Oh ! de ce mostre !" ainsi que les petits Montpelliérains.

Un vrai monstre, en effet, si l'on avait pris au sérieux ma façon de lui envoyer des baisers, de lui murmurer :

— Que vous êtes belle, ma chère enfant !... et que je vous aime ! Mais où pourrais-je vous le dire plus librement qu'ici ?

Elle ne me répondait pas. Tout ce que je pus savoir c'est qu'elle ne sortait jamais seule, et que sa chambre, la dernière allumée de la maison, se trouvait au premier étage, juste au-dessus de l'entrée de l'auberge. Et cela me suffit pour improviser les détails d'une aventure imaginée et toute menteuse.

Ici, j'arrive aux aveux les plus pénibles. Rien ne me serait plus facile que d'invoquer une défaillance de mémoire, un de ces intervalles, de ces "blancs" comme il y en a déjà tant dans ce récit.

Mais non ! j'ai promis d'être sincère, et, quoi qu'il puisse en coûter à mon amour-propre, je le serai !...

Donc, la soirée finie, le cabaret fermé, nous retournions vers le bateau en chantant une chanson de marinier que nos nouveaux amis venaient de nous apprendre.

... Laissez-les passer
C'est des marins.
Il en viendra bien d'autres
Du beau pays d'Anjou,
Qui n'paieront rien et cass'ront tout.
Et oui ! Et oui !
Et s'ist ! Et s'ist !
Et c'est un pouf !
Et n'y a pas de pouf !
Et allons donc !
Quant à de l'argent, Madelon,
Nous t'en collerons
Quand nous en aurons.

Tout à coup au moment de mettre le pied sur la passerelle, le démon enfantin de la vanité me tira sournoisement par la manche et me suggéra le plus abominable des projets.

— Voici ce dont il s'agit, dis-je tout bas à Léonce et à deux artilleurs de la garde restés en arrière avec moi.

C'étaient mes deux fidèles, mes intimes, mes cardaches, comme on dit chez nous, ceux de la bande à qui je faisais la distribution la plus large de mes saucissons d'Arles et de mes terrines d'Anchois.

— Voici : je suis fou de cette petite.

Et je leur confiai sous le plus grand secret d'homme à homme, les précieux renseignements que Léandre avait obtenus d'Héro sur cette fenêtre, la dernière allumée, au premier étage, juste au-dessus de la branche de houx qui décorait la porte de l'auberge.

— Sapristi ! mon officier, mais c'est un vrai rendez-vous qu'elle vous a donné ! me répondirent mes artilleurs dont les yeux reluisaient de plaisir et d'envie.

Et, me prenant chacun par un bras :

— Allons-y gaiement. Nous vous ferons la courte échelle.

Léonce, lui, qui connaissait à fond l'innocence de son pauvre petit cousin, s'épouvantait de l'aventure et faisait tout pour m'en détourner. Moi-même, à mesure que j'approchais, je prévoyais mille dangers, j'avais peur. Si son oncle nous surprenait, je ne peserais pas plus lourd aux mains velues du cyclope qu'un petit caillou blanc dans une fronde ! Mais ce qui m'effrayait bien autrement que l'oncle de la petite, — elle avait la tête de plus que moi, la petite, — c'était l'idée de me trouver seule avec elle. Que lui dire ? Comment m'y prendre ? Et les artilleurs auraient bien ri, eux qui me pensaient un précoce Lovelace, s'ils s'étaient doutés de mon ingénuité et des phrases imbéciles que je préparais dans ma tête tout en marchant.

— Où allez-vous donc, mon officier ?... Mais nous y sommes, me chuchota subitement un de mes compagnons.

J'étais tellement préoccupé de mon personnage et cette petite ruelle était si sombre, que j'avais passé devant l'auberge sans l'apercevoir. Pourtant, une lumière brillait juste à l'étage. La petite m'attendait.

— Que le diable l'emporte ! pensais-je au fond de moi-même en maudissant ma bonne fortune.

Mais, à l'âge que j'avais alors, la vanité fait des héros.

— Laissez-moi donc tranquille ! dis-je tout bas à Léonce qui s'accrochait désespérément à mon hyglander, ainsi que je l'appelais mon cache-nez.

Et le plus robuste des deux artilleurs calant sa tête contre la muraille, l'autre à califourchon sur son dos, je me hissai avec effort au sommet de cette échelle vivante, secouant au passage l'énorme branche de houx toute pleine de poussière et de piquants. Arrivé là, je m'arrêtai un instant pour reprendre mon souffle et laisser s'apaiser mon pauvre cœur qui battait à grands coups. Rien ne bougeait dans la maison dont la façade se dressait toute noire et rébarbative, hormis le carré de lumière silencieuse, immobile au-dessus de ma tête. Inquiet, je songeais :

ALPHONSE DAUDET

(A suivre.)

J.-B. LEGAULT

Maréchal Ferrant,

Angle de l'avenue Hotel-de-Ville et de la rue Ontario.

Habillez-vous légèrement

Voyez nos Tweeds français et anglais, dans les couleurs pâles, nos Homespuns qui sont en grande vogue. Tout ouvrage est garanti. Nous n'employons que les meilleures fournitures et les plus habiles employés.

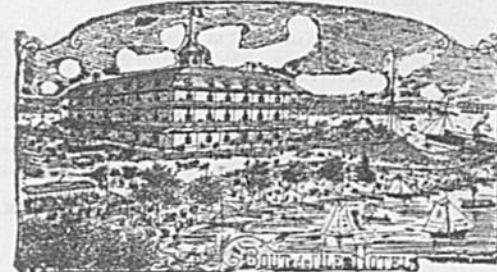
N. LEVEILLÉE

MARCHAND-TAILLEUR

139, RUE SAINT-LAURENT

Aujourd'hui au Bout de l'Isle

Il y aura aujourd'hui, au Bout de l'Isle, une excursion dont nous conseillons à tous de profiter. Les nombreuses personnes qui y sont déjà allées n'ont eu qu'à se louer de l'hospitalité large et confortable de M. J.-B. Bureau.



L'Hôtel est des plus confortables, la salle à manger spacieuse et bien aérée, les cabinets particuliers du dernier chic. Les repas qu'on sert sont exquis et flattent les palais des plus difficiles gourmets. Tout est tenu sur un pied de première classe qui défie toute concurrence. Le voyage est l'un des plus intéressants qu'on puisse faire. Le paysage est pittoresque : à gauche la rive du fleuve semée d'élégantes villas, à droite, des collines ombreuses, tout cela repose l'esprit et le corps fatigués par le tintamarre et la chaleur des pavés de la ville.

La compagnie des tramways conduit les passagers directement à l'établissement de M. Bureau.

L'Hôtel est situé à la pointe de l'île au milieu d'arbres toujours agités par une brise rafraîchissante. C'est la plus jolie place où une mère de famille puisse mener ses enfants s'amuser et respirer l'air si rare dans la fournaise d'une grande ville.

SULPHUR SPRING HOTEL

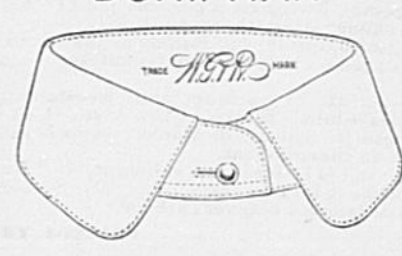
Hotel des Sources Sulfuriques

27, RUE NOTRE-DAME, VIAUVILLE, MAIS.

FERD. CORRIVEAU, Prop.

TEL. BELL EST 711.

DONIPHAN

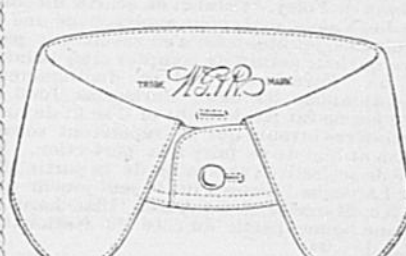


HEIGHTS BACK - 1 3/4
FRONT - 2 1/8
SPACE - 3/4

Toujours la

**Dernière . . .
Nouveauté
dans les CRAVATES**

TAMARAC.



POINTS, BACK,
2 1/2 in. 1 3/4 in.

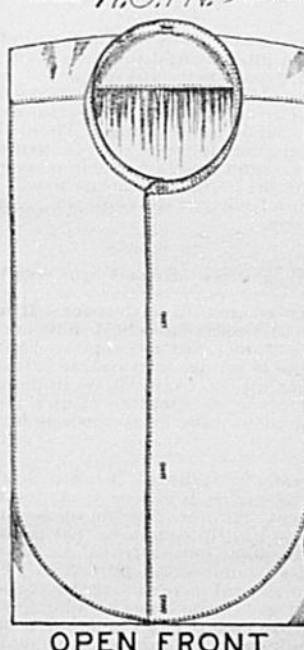
Chemises

Négligees

**Zéphir
Cambric
Oxford**

**SOIE PURE
75c \$1.00 1.25**

TRADE MARK



OPEN FRONT

**Chemises . .
Blanches
ET DE**

Couleurs

DANS TOUS

LES STYLES

75c \$1.00 \$1.25

Corps et calecons, le set, . . 75c \$1.00, \$1.50

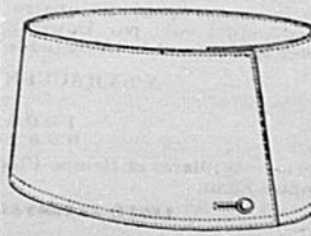
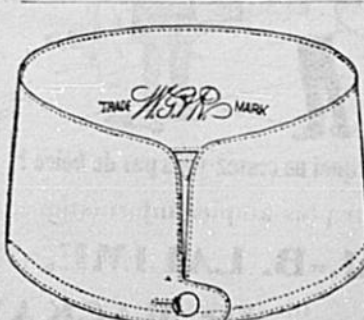
GILET LEGER POUR LES CHALEURS \$1.00, \$1.25, \$1.50, 2.00

Chez

M. Beaupré

1718, rue SAINTE-CATHERINE, 1718

(pres Saint-Denis)



TRADE MARK

“LES DEBATS” a Paris

Exceptionnelle occasion de visiter économiquement la Ville-Lumière pendant l'Exposition.

Le nombre est grand de ceux qui, à Montréal, désirent ardemment aller à Paris pendant l'Exposition et se payer un voyage aussi plaisant qu'instructif.

Mais ils n'osent s'y aventurer parce qu'ils n'ont pas l'expérience nécessaire pour entreprendre seuls un tour qui, dans ces conditions, ne peut être qu'onéreux.

Or voici que “LES DEBATS” organisent actuellement une excursion à peu près semblable à celle qui a permis aux pèlerins de Paray-le-Monial d'aller jusqu'à Rome à des prix très minimes. Nous avons conclu des arrangements avec la Dominion Line Co, les compagnies de chemin de fer anglais et français et des hôtels de la-bas de sorte que les frais se trouveront réduits à près de 50 p. c.

C'est ainsi que les membres de cette excursion pourront visiter Liverpool, Londres, Paris, l'Exposition, Versailles etc. et être hébergés dans les meilleurs hôtels, pour \$196, en 1ère classe et \$145, en 2e, sans qu'ils aient à déboursier un traitre sou supplémentaire pour tout ce qui regarde les transports, la nourriture etc. etc.

Isolément, un touriste ne peut faire le même voyage à moins de \$250. ou \$300.

C'est là une occasion trop belle pour que nos amis la laissent passer sans en profiter, et nous espérons qu'un grand nombre d'entre eux s'embarqueront vers le mi-août, pour aller saluer la vieille France et contempler toutes les merveilles de sa grandiose Exposition.

Pour plus amples détails, s'adresser à

S. MICHAUD.

71, rue Saint-Louis. LES DEBATS.

P. S. Le nombre de places disponibles étant très limité, les premiers inscrits auront naturellement la préséance.

S. M.

NOS CURIOSITES

L'afflux des curiosités dont nous sommes inondés et qui nous obligerait pour les traiter toutes, de créer un nouveau département auquel l'exiguïté de notre local nous empêche de songer, nous oblige à prendre une mesure quasi-boxeuse et à supprimer radicalement tout le bibelot.

Qu'on se le dise.

Le “Monde Canadien”

Le Monde Canadien nous annonçait, la semaine dernière, qu'il cesserait de paraître.

Nous le regrettons sincèrement.

Car il nous faisait plaisir de lire, chaque semaine, les fiévreuses chroniques de Nemo et nous n'oublions pas, à la rédaction des DEBATS que l'honorable M. Nantel, alors qu'un vent d'impérialisme soufflait la fièvre et la folie au cœur des plus intrépides, fut à peu près le seul à réagir contre cette funeste course à l'escalade et à signaler courageusement la théorie obscure des malheurs, des ruines et des désastres que la réalisation de ce rêve insensé devait apporter à la province de Québec.

Nous ignorons les motifs qui poussent ainsi notre distingué confrère à renoncer à guerroyer, mais nous le prions de croire que dans sa retraite, il emporte les meilleurs souhaits des DEBATS.

G.

LES AFFAIRES

Les affaires à la Bourse, cette semaine, se sont ressenties de la vacance et il n'y a pas lieu pour LES DEBATS de les signaler d'une façon particulière à l'attention de nos lecteurs. Les valeurs courantes se gèrent indécises. Toutefois, les événements qui se déroulent dans le moment en Chine pourront, s'ils prennent une tournure plus grave d'ici à deux ou trois jours, affecter les cotes de l'or et par suite, du change. Le marché monétaire s'en ressentira nécessairement : en bien ou en mal, on ne peut le prévoir. Mais on peut dire d'avance que les banquiers en général ne prêtent pas une oreille bien attentive à la spéculation.

La marche générale du commerce est bonne, mais un peu lente, surtout dans le domaine de l'exportation. Il y a de la demande du dehors avec prix payants, malheureusement il n'y a pas assez de navires disponibles pour transporter en Europe les produits d'Amérique. La marine marchande est dans le mément à la merci des exigences de la guerre en Afrique et en Chine, et le commerce en souffre énormément. Les frets océaniques sont à des taux quasi inabornables. D'un autre côté, il se peut que faute de pouvoir exporter à temps, la production ici s'expose à des accumulations de produits agricoles. Il en résultera donc, comme pour le beurre et le fromage une baisse des prix d'ici à deux mois. Ceux qui ont quel que chose à vendre au prix d'aujourd'hui feront bien de ne pas manquer l'occasion. Seuls les blés et les farines par suite d'une récolte inférieure de moitié cette année, maintiendront des prix élevés.

Il y a à noter cette semaine comme faits importants :

Une tendance forte à la baisse dans les ferrometallurgiques ; spécialement dans les aciers, la tuyauterie de fer, la broche à clôture va baisser encore de 5c, la semaine prochaine. Quand au clou coupé, les gens prudents n'achètent que par petites. Ce marché menacé de fléchir d'un moment à l'autre. Dans l'article *Shelve goods* le bon acheteur obtient à peu près ce qu'il désire de concession sur l'article américain.

Les farines tendent plutôt à hausser, et l'avance de 2c sur le pain est parfaitement justifiée. Les boulangers paient leur farine beaucoup plus cher parce que la récolte du blé partout sera cette année beaucoup au-dessous de la moyenne. Au Nord Ouest il ne faudra même compter que sur une médiocre récolte.

Les grains en dehors de l'avoine qui ne vaut pas plus que 31 1/2 par 31 1/2, faible, à flot, ne présentent aucun intérêt. Notre marché est d'un calme plat.

Le foin est en baisse et à Montréal on ne peut exiger plus que \$9 à \$9.50 pour les qualités extra fines, à la tonne pressée.

Le fromage voit un marché de 9c la livre au minimum pour les bonnes qualités courantes et 9 1/2 c. faible pour les qualités de choix. Le marché à 9c est payant et les producteurs feront bien de livrer à ce prix de suite, car le marché anglais est en hausse à 48 s.

Le beurre est en baisse. Les producteurs sont contents d'accepter aujourd'hui 18 1/2 c. pour les bonnes crémeries, et les détaillants ont tort de demander plus de 21 1/2 à 22c au consommateur. Dans quelques jours le beurre sera à terre et le détail, s'il est trop chargé, rendra de l'argent. On s'attend à un marché de 17c à 17 1/2 à la fin de la semaine prochaine, sinon plus bas.

Les sucres sont encore en hausse de 5c par 100 lbs. Les mélasses se font rares sur le marché, on ne devra pas être surpris d'une hausse de 2c à 3c par gallon durant le présent mois. Les thés sont un peu en hausse, mais on ne peut dire encore dans quelle mesure.

Toutes les conserves en boîtes, légumes, viandes,

poissons, fruits, etc. sont menacés de hausse. Les quantités visibles et les approvisionnements à venir étant plus restreints chaque jour.

Les tissus, laine et coton, sont à prix très durs, des deux côtés de l'Atlantique.

Il y a de l'argent en masse chez les banquiers pour tous besoins légitimes ; mais les banquiers se tiennent sur la défensive et ne font pas de concessions sur les taux de prêt qui sont à 5 1/2 pour prêts à demande, et 6 à 7 pour avances à terme.

S. C.

FAITS DIVERS

TEMPÉRATURE.—Très chaud ; tempête probable.

— Une jeune femme du nom de Marguerite O'Connell, de Boston, (Mass.), est arrivée en ville depuis une couple de jours. Elle est à la recherche d'un nommé Achille-Frédéric Villebon, médecin vétérinaire de notre ville, à qui elle prétend avoir été unie par les liens du mariage dans la métropole du Massachusetts, dans les circonstances les plus tragiques. Depuis l'arrivée de la jeune mère, à Montréal, il s'est passé des choses inouïes. Le détective Lamouche a chargé d'éclaircir le mystère de la disparition de M. Villebon. La prétendue épouse de ce dernier habite la rue Saint-Jacques.

— Une dame du nom de Rollins, qui était à bord du *Spartan* lors de l'accident qui est arrivé à ce bateau, a donné instruction à ses avocats de prendre des procès au Civil contre la compagnie. Depuis l'accident la dame en question est devenue hystérique.

— Les militaires du camp de Laprairie ont levé le camp, hier, et sont retournés dans leur foyer. La dernière division est arrivée à Montréal hier après-midi. Lorsque vint le temps de la paye, hier, on s'est aperçu que plusieurs d'entre les pions-pions n'avaient non seulement retiré leur solde mais qu'ils étaient en dette avec leur capitaine.

— Madame Siméon Pellerin, de Montgomery (Vt), est en visite dans notre ville dans le but de conclure un contrat avec un de nos artistes pour la sculpture de trois autels en marbre qu'elle destine à une église de cet Etat. Un de ces monuments devra coûter \$12,000 et portera les armes de Mgr de Goësbriand. La généreuse dame refuse de dire à quel temple ces autels sont destinés. Mais on croit qu'ils orneront la cathédrale de la capitale du Vermont.

— Melle Emélie Duteau, rue Saint-Charles-Borromée, a été assaillie par deux militaires à sa maison de pension, hier après-midi. Comme elle était occupée à faire les honneurs de la maison avec un piau-piau, le compagnon de ce dernier prit l'occasion de remplir ses poches de portraits et de bibelots disposés dans la pièce principale de l'établissement. Il était en train de faire disparaître une petite horloge sous son paletot lorsque la demoiselle entra dans la place et prit le militaire à la gorge. Une bagarre s'en suivit et les militaires se retirèrent... avec les honneurs de la guerre.

— Cette malheureuse femme affectée d'un érisipèle à la face, et dont notre collaborateur Charles Gill a raconté le lamentable cas, la semaine dernière, a été enfin recueillie dans un refuge de l'Armée du Salut, rue Sainte-Monique. La malade est en voie de guérison, entourée des bons soins des deux médecins qui avaient tout d'abord veillé sur elle, et qui sont bien secondés par les petites *nurses* en robe bleue.

Maintenant, au lieu d'un sourire, un salut, messieurs, quand vous les verrez passer !

— Il a surgi, dernièrement, au sein de Montréal, une espèce de théâtre connu sous le nom de “Café Concert”. Ce qui distingue surtout celui dont nous voulons faire mention spéciale, avec ceux qui sont en tous points dignes de cette appellation, c'est l'écœurant spectacle qu'offre aux consommateurs de l'établissement des figures ténues patibulaires qui “hurlet” des couplets obscènes et prennent des poses à faire frémir les plus endurcis. Jamais il ne nous a été donné de voir en pleine rue Craig quelque chose de si complètement ignoble.

— Il est difficile de concilier la conduite de nos édiles réformateurs et de comprendre comment ils peuvent tolérer un pareil spectacle d'une conchonnerie si dégoûtante. Ce qui distingue surtout ces bouges c'est les “bouncers”. — Ce sont de gros nègres qui, en voyant entrer dans l'établissement vous saisissent au collet et vous forcent à payer une consommation malgré vous. Sur votre refus de vous exécuter, ils vous flanquent à la porte à coups de pieds. Les propriétaires prétendent qu'ils ont le droit d'agir de la sorte.

— Henri Germain, dix ans et demi, 430 rue Lagachetière, était à jouer avec des camarades sur les wagons vacants qui sont déposés le long de la voie avoisinant l'arrière de l'Eglise Bonsecours, vers 9.30 hier soir, lorsqu'une locomotive de manœuvre, (shifter) arriva inopinément, et fit culbuter les jeunes gens.

Henri Germain tomba sous un wagon de fret et eut la tête séparée du tronc. Le corps fut transporté à la morgue. Le conducteur du manœuvre est M. Thomas McCarthy 417, Grand Tronc, l'ingénieur est M. George Morne et le chauffeur M. John Kanavan.

— Hier, après midi trois dames appartenant à la ligue des réformatrices se sont fait conduire en canot près de l'île Sainte-Hélène, à l'endroit où les jeunes gens prennent leurs ébats dans les eaux tièdes du Saint-Laurent. Une des excursionnistes était munie d'un camera. Le trio s'exprimait assez près d'un groupe de gamins qui devinèrent les intentions des ravissantes exploratrices, vouées sans doute au culte de la nudité dans l'art.

Une idée diabolique s'empara des baigneurs. En un clin d'œil ils se dépouillèrent du drapeau qui abritait ses plis le signe de la génération et prirent des poses à faire baisser les yeux à Phidias et ses Ennues. Or nous apprenons que ces jeunes dames s'étaient rendues à cet endroit pour prendre sur le vif des scènes réalistes dans le but de dénoncer certains abus que l'on prétend se commettre aux baignoires de l'île. Avis à qui de droit.

— Hier soir, un nommé Robert, qui ne semble pas jouir de la plénitude de ses facultés, s'est posté du côté de la salle d'exercices faisant face à la rue Sainte-Elizabeth et a, pendant deux heures, tenu des propos inconvenants et fait des gestes obscènes en présence de plusieurs enfants et femmes qui passaient à cet endroit. Il a été conduit au poste.

— Les autorités de la police ont craint hier soir une émeute sur la rue Lagachetière, dans le voisinage des établissements chinois.

Un groupe de militaires, qui se proposaient de faire une razzia, ont été grandement déçus en voyant un détachement de policiers se promener dans l'ombre, prêts à l'éventualité. On appréhende des troubles.

— Nos collaborateurs MM. Honoré Mercier et Wilfred Dajenas ont passé leurs examens de droit avec beaucoup de succès.

Ces nouveaux disciples de Thémis ouvriront leurs bureaux très probablement à Montréal.

LE PASSANT

LE 14 JUILLET

Les efforts courageux faits en ce moment pour augmenter l'émigration française au Canada auront pour résultat d'amener au pays une quantité de braves gens qui feront de bons citoyens canadiens, mais qui devront, comme tous les émigrants, subir la crise monétaire qui sévit sur tous les nouveaux débarqués, jusqu'au jour où ils ont trouvé leur voie.

C'est dire que l'augmentation de l'émigration française aura pour effet direct une augmentation de charges, de dépenses pour la maison de Refuge de l'Union Nationale française à Montréal. Il est donc presque du devoir des Canadiens d'aider à cette belle œuvre en assistant à la fête qui sera donnée le 14 juillet au Parc Schomer, au profit de la maison de Refuge.

Une des deux tombolas qui auront lieu le 17 juillet pour lot unique un billet de première aller et retour, de New-York au Havre, offert par la compagnie Transatlantique.

La guerre en Chine

Le Japon va de l'avant

Londres, 8.—L'ambassadeur japonais, Lato-Takaaki, a reçu hier la réponse de son gouvernement à l'Angleterre, demandant si le Japon était décidé, en ayant le consentement des puissances, d'envoyer du renfort en Chine. Le Japon a répondu qu'il se rendait à l'invitation et qu'une division entière allait être dépêchée.

Li-Hung-Chang

Canton, 8.—La situation est plus calme ici qu'ailleurs. Li-Hung-Chang a posté des troupes dans les rues afin de prévenir des soulèvements. Un steamer, qui doit vraisemblablement conduire Li-Hung-Chang vers le Nord, a fait son apparition aujourd'hui et a pris à son bord 250 malles contenant les effets du vice-roi.

LES LEGATIONS

Londres, 8.—Une dépêche de Shanghai datée du 5 juillet et reçue de l'agence anglaise des douanes chinoises, dit : “Un courrier à quitté Pékin le 3 juillet ; il dit que deux des ambassades étrangères tiennent bon contre les troupes chinoises et les Boxeurs. Les Chinois ont perdu 2,000 hommes et plusieurs chefs Boxeurs ont été tués.”

Washington, 8.—Un cablegramme reçu du Consul Goodnow de Shanghai au département d'Etat et daté du 7 juillet dit que les légations étaient encore indemnes le 3 du courant et que la dernière attaque des Boxeurs n'a pas eu d'importance. Les Boxeurs semblent vouloir adopter le système de la famine.

Ayant tenu bon deux semaines de plus qu'on avait osé l'espérer les ambassades ont peut-être été épargnées ; du moins l'avaient-elles été il y a cinq jours, et les infortunés ambassadeurs sont peut-être encore à soutenir le siège des Boxeurs. De fait, si la famine est le seul ennemi auquel doivent faire face les ambassadeurs comme le fait croire le consul Goodnow, les autorités pensent avoir raison de croire que la nouvelle des horribles massacres qui nous est arrivée hier de Shanghai, est tout au moins prématurée.

L'espérance du salut des ambassades repose sur le 22,000 soldats de Tokio sont actuellement sur la terre de Chine ; et le Japon, qui se trouve avoir déjà fait plus que n'attendait de lui les puissances nous laisse espérer que la charge sur Pékin ne lambera pas. Il est déjà question de la compensation que devra recevoir le Japon pour cette tâche dont il soulage les puissances.

Paris, 8.—Le consul français de Shanghai télégraphie que les vice-rois de Nankin ainsi que les gouverneurs de Kiang-Si et Hgan-Houci ont lancé des proclamations ordonnant dans les termes les plus sévères la protection aux étrangers.

Le consul de France à Che-Fou, dans une dépêche en date du 4 juillet, fait part d'une dépêche allant à dire que le général Tung-Tou-Siam était devenu le maître de Pékin et qu'il se préparait à lancer un édit contre les étrangers. Le consul de Che-Fou ajoute que les Boxeurs occupent les rives du fleuve jaune.

Paris, 8.—Les dernières dépêches de Chine rapportent qu'on ne croit pas pouvoir sauver les étrangers à Pékin. La colonne de secours n'arrivera pas avant le mois d'août. Le gouvernement français organise de nouveaux renforts.

Londres, 8.—Le consul anglais général Warren télégraphie de Shanghai les nouvelles suivantes de Pékin. Deux légations sont encore assiégées par les Boxeurs. Ceux-ci ont perdu 2,000 hommes et plusieurs chefs. Les étrangers devraient pouvoir résister encore longtemps, les munitions et les vivres ne leur manquant pas.

Shanghai 6.—Le prince Tuang a donné l'ordre au général Yuan-Shikai de marcher sur Nankin avec 18,000 hommes de troupes régulières allemandes. On doute que le général obéisse, mais en tout cas le vice-roi Su se chargera de la besogne de protéger cette ville. Il y a actuellement quinze navires Yangtze-Kiang, et l'Angleterre est décidée de prêter son appui à cet adversaire du gouvernement insurgé.

Y a-t-il eu massacre ?

Paris, 8.—Le consul français de Canton télégraphie que d'après les renseignements reçus de Li-Hung-Chang la situation n'a pas changé à Pékin depuis le 1er juillet. Le 7 juillet, le bruit courait couramment, à Canton, qu'un massacre général des Européens avait eu lieu, mais cette rumeur sinistre fut contredite par une dépêche reçue par un des Consuls résidant à Canton. Le consul français ajoute que le général Xung Lu a télégraphié au vice-roi de Canton de considérer comme nuls et non avenue tous les prétendus décrets impériaux promulgués depuis le 21 juin.

Les pertes

Londres, 7.—Une dépêche de Shanghai au *Daily Telegraph* datée du 5 juillet, dit que les pertes des alliés jusqu'au 29 juin se chiffrent à 600 hommes.

Une dépêche spéciale de Shanghai datée de vendredi dit que la situation des alliés à Tientsin devient de plus en plus critique à cause de l'insuffisance des vivres mais que ce ne sera qu'à la dernière extrémité que la ville sera évacuée en faveur d'une concentration des troupes à Takou.

La Guerre en Afrique

Interview du docteur Leyds.

Amsterdam, 7.—Le correspondant de *La Patrie*, de Paris, dont les sympathies pour les Boers se sont toujours si énergiquement affirmées, a demandé au docteur Leyds, qui se trouve actuellement en Hollande, son opinion sur les récents événements du Transvaal. Le correspondant envoie la lettre suivante à son journal.

“J'ai pu joindre l'agent diplomatique du Transvaal, qui s'est très aimablement prêté à mon interview, la sachant destinée à *La Patrie*.”

— Ce qui est arrivé, depuis la reddition de Cronje, m'a-t-il déclaré, devait arriver ; c'était l'aboutissement de l'œuvre que j'ai faite. L'homme de la campagne, c'est dans l'Imagination des Européens. Elle a pu encourager les soldats anglais, mais elle laisse les Boers très froids. En effet, celui-ci n'aime généralement pas la ville, il est l'homme de la campagne ; c'est dans les vastes espaces qu'il se sent à son aise, il aime avec son cœur, avec son âme. La capitale est simplement la place où sont les bureaux, nullement le cœur du pays, ce que Paris est par exemple pour la France. Si Prétoria est occupé par les Anglais, les bureaux sont simplement transportés ailleurs. Le Boer ne s'en soucie pas.

Et le docteur Leyds, que les revers n'ont pas abattu davantage que ne l'avaient grisé les victoires, met fin à notre conversation en affirmant à nouveau son invincible espoir de voir le Transvaal conserver son indépendance, pour laquelle il lutte avec tant d'héroïsme.

La famille aux Indes.

New-York 8.—Louis Klopsch, qui s'est rendu dernièrement aux Indes pour préparer le débarquement de la cargaison du steamer anglais *Quite*, chargé par le gouvernement des Etats-Unis de transporter 200,000 boisseaux de grain à Bombay, est revenu à New-York. Il dit que la famine et la maladie font des ravages terribles parmi la population, et qu'il y a des quantités considérables de grain aux Indes mais que le prix en est inabordable. Le nombre de ceux qui souffrent de la famine augmente de 25,000 par jour. Dès que les pluies commenceront, le terrible fléau prendra des proportions dont personne ne sait mesurer l'étendue.”

Cleveland, O., 8.—Le yacht *Idler* appartenant aux MM. Corrigan, a coulé à 6 milles d'ici et huit personnes se sont noyées. Une dame et six hommes de l'équipage ont été sauvés.

Nouvelles du Klondyke

Vancouver, 7.—Le vapeur “Amur” est arrivé cette après-midi de Skagway. Il ramène 100 hommes de poudre du contingent du Yukon et environ \$200,000 de poudre d'or extraite en grande partie des claims de Hunkor Creek. On a retrouvé le cadavre de Karl Olsen, la dernière victime du triple meurtre dont furent victimes les nommés Clayton, Relfe et Olsen. Les deux autres cadavres ont été ramenés à Seattle récemment. Un nommé O'Brien est détenu à Dawson pour le meurtre commis à Dawson l'hiver dernier. L'“Amur” apporte aussi des nouvelles d'une grave formidable aux placers d'or situés près de White-horse.

La paix aux Philippines

Paris, 8.—Les journaux d'il y a quelques jours ont publié une dépêche de Manille annonçant que, après entente entre les délégués américains et deux cents Philippines influents, la paix venait d'être virtuellement signée. Un collaborateur de *La Patrie* vient d'avoir une entrevue avec M. Agoncillo, représentant d'Aginaldo, en Europe, et voici les déclarations que le journaliste a obtenues, au sujet de cette dépêche de Manille :

— Vous pouvez déclarer hardiment, dit M. Agoncillo, que cette paix, si elle a vraiment été signée, ce doit être, pour notre pays, une victoire absolue. Aginaldo ne l'approuvera jamais. Les Philippines qui ont négocié sont des traites à la cause nationale qui ont accepté à Manille des fonctions rétribuées par les Américains.

L'idéal unique que nous poursuivons, c'est l'indépendance de notre patrie. Actuellement nos forces s'étendent sur tout le territoire philippin et la situation devient si critique à Manille que le général M. Aguinaldo a dû remettre en vigueur le décret ordonnant aux habitants de rentrer chez eux à sept heures du soir.”

En outre, ajoute M. Agoncillo, cinq mille Philippines vont présenter bientôt une instance à la commission civile américaine demandant la reconnaissance de l'indépendance philippine par le cabinet de Washington.

Guerre navale imminente

Toulon, 8.—Le correspondant de *La Patrie*, afin d'appuyer ses prévisions pessimistes sur la “guerre navale imminente”, signale à son journal un cri d'alarme qui vient de publier le commandant Vignot. Le voici :

“Les derniers événements de Chine ne peuvent nous laisser aucun doute sur l'imminence d'une guerre navale en Extrême-Orient.

“Qu'allons-nous faire ? Que pensent de la situation les augures qui ont tenu à spécialiser notre marine en vue des seuls combats en Europe ?

Nous n'avons pas de navires convenables à envoyer dans les mers de Chine et du Japon et la faute en est à notre armature, qui n'a jamais voulu d'une flotte au large.

Cette faute doit être, en grande partie, attribuée, également au Parlement, qui s'est laissé imposer une politique navale incompatible avec les intérêts du pays.

Voilà bien longtemps que l'on a dit à nos représentants que la France était incapable de lutter contre le Japon, et les représentants ne se sont pas émus et ils n'ont rien fait et ils vont voter 500 millions pour des cuirassés qui ne pourront s'écarter des côtes de France. C'est prodigieusement ridicule.

Ces mêmes représentants vont laisser notre escadre de la Méditerranée sortir de son grand lac pour aller se pavanner dans l'Océan comme dans la Manche et quand cette escadre y voudra revenir, Gibraltar ne la laissera point rentrer ! Elle ne pourra passer qu'en livrant un combat désastreux contre la flotte de Malte et les torpilleurs anglais de la Méditerranée.

Déjà cette flotte anglaise a reçu des ordres pour se rapprocher des Baléares et de Gibraltar !

Si la guerre éclate dans quelques semaines, nous verrons les Anglais s'installer dans une Baie, puis venir nous attendre à Gibraltar dans leur ennui de victoire.

En ajoutant à cet affreux état de choses la permission que les Italiens accorderont aux navires de guerre anglais de séjourner dans leurs ports, nous serons perdus !

Nous ne pourrions pas ravitailler nos troupes d'Algérie, et ces dernières, serrées par les troupes anglaises envoyées au Maroc et par les troupes italiennes débarquées en Tripolitaine, se trouveront dans une bien mauvaise situation.

Vouloir en ce moment désarmer la Méditerranée pour le seul plaisir de rassembler à Brest une grosse escadre destinée à attirer le tsar en France serait une trahison envers le pays.”

Conflagration et pertes de vie

Pittsburg 8.—Le feu a détruit hier les immenses magasins d'Evans et Cie et le magasin de bijouterie de Goddard, Hill et Cie.

Neuf pompiers ont été emprisonnés dans le brasier par la chute d'un mur. Trois d'entre eux ont été retirés vivants, mais horriblement blessés. Les autres ont péri. Dan Campbell, capitaine de la Compagnie No. 4 était tout auprès des sauveteurs qui tentaient de lui porter secours, mais il était pris sous une poutre et bientôt le feu rendit toute intervention impossible.

Le parc Viau

Nous recommandons à nos lecteurs qui ont chaud d'aller respirer l'air toujours frais du Parc Viau. Ce parc situé sur le bord du Saint-Laurent est une des plus jolies places d'amusement aux environs de Montréal. La musique, donnée par l'Harmonie de M. Hardy, est excellente, les attractions sont très intéressantes. Citons le Professeur Foolish, l'éléphant de Peynaud, qui saute d'une hauteur de cent-vingt-cinq pieds dans un filet de 12 pieds. Beaucoup d'autres choses valent aussi la peine d'être vues. Bref, pour passer l'après-midi ou la soirée, c'est un lieu idéal. La Compagnie des Tramways, (lignes Notre-Dame et Sainte-Catherine) conduit à la porte du Parc où l'on peut se reposer sous de jolies petites tentes-abris ou sur des confortables fauteuils de long de la terrasse, et se procurer tous les rafraîchissements possibles.

EMPLOI DEMANDE

Un monsieur de Paris, 45 ans, bonne tenue, célibataire, ex-officier de cavalerie, désire emploi de régisseur de propriétés, secrétaire particulier, ou précepteur dans famille distinguée ; références 1er ordre. Ecrire à P. L' E, BUREAU DES DEBATS.

Hotel Commercial Coin des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel.

F.-X. SAVARIAT, Prop.

Repas à toutes heures du jour servis avec promptitude, et préparés sous la direction d'un chef expérimenté.

Le meilleur dîner à Montréal pour 25 cents.

A VENDRE

Pour clore une succession : un beau magasin situé rue Saint-Laurent, grandeur 30 + 75, tout construit.

S'adresser à E. LAVIGNE & CIE
Tél. Bell, 451. 20, RUE SAINT-JACQUES

Mademoiselle GRAHAM

Chambre 345, Temple Building

BUREAU DE CLAVIGRAPHIE

Des sténographes sont engagés au jour et à l'heure

Tel Bell, Main 1714

H REYNAUD 1528, rue Sainte-Catherine,

LE RENDEZ-VOUS DES GAIS LURONS

Spécialité de la saison : le meilleur vin canadien en ville Un verre d'une chopine pour 5 sous, 40 sous le gallon.

Liqueurs de choix ; cigares importés et domestiques.

PARC SOHMER

Magnifique programme aujourd'hui
a 3 heures et 8 hrs P. M.

ADMISSION 10 Cts

LE VAPEUR “SAINT-LAURENT”

FAIT LE SERVICE ENTRE

MONTREAL ET BERTHIER

VOYAGES REGULIERS : Les mardis.—De Montréal à 1 p. m. Le mercredi.—De Ber

NOTES D'ART

Nous avons eu, aux DÉBATS, l'honneur de recevoir M. Philippe Hébert, notre sculpteur. M. Hébert nous a parlé du mouvement artistique en France et nous a dit que plusieurs des nôtres figuraient avec succès à l'Exposition. Citons, entre autres exposants : MM. Suzor-Côté, Beau, Blair-Bruce, M. et M^{de} Dubé, etc., etc. Les œuvres de nos compatriotes sont exposées dans le salon de réception du commissaire canadien à l'Exposition, M. Tarte, qui a eu l'heureuse idée de décorer ainsi ses quartiers officiels.

La décoration que vient de décrocher à l'Exposition M. Suzor Côté indique suffisamment combien l'art canadien est jugé à Paris.

M. Hébert expose lui-même, avenue d'Iéna, les statues de la Reine et de MacKenzie, et son groupe des "Lutteurs", que des privilégiés ont admiré dans son salon de la rue Saint-Hubert.

Ce groupe, agrandi, fait bien ressortir l'idée de la civilisation combattant la barbarie ; un colon et un sauvage sont aux prises, et malgré que le peau-rouge déchire son adversaire à coups de dents, celui-ci l'écrase de son poids et de son habileté de lutteur. J'ai appris, d'autre part, et je le dis au risque de blesser la modestie de l'artiste, que son œuvre est très admirée de tous.

Le but du voyage de M. Hébert a été de s'entendre avec Mgr Bruchési sur le monument que l'archevêque de Montréal veut ériger à la mémoire de Mgr Bourget. Le contrat est signé à la satisfaction de tous ceux qui prient à sa valeur le talent de notre compatriote, et dès son arrivée à Paris, M. Hébert commencera à développer l'idée indiquée dans sa maquette. Celle-ci, que j'ai vue à l'atelier, représente le prêtre debout, en *cappa magna*, bénissant le peuple ; à droite et à gauche du piédestal de granit gris, deux groupes de trois personnages chacun représenteront les grandes qualités du regretté prêtre : la force et la charité. Quatre bas-reliefs seront consacrés aux principaux actes de son épiscopat : la construction de la Cathédrale, la fondation des hospices et des crèches, l'instruction des enfants et la formation des contingents de zouaves pontificaux. Le monument, terminé dans deux ans, sera dévoilé à l'anniversaire de la naissance de Mgr Bourget.

Il est aussi question d'élever à Jacques Cartier deux monuments un à Saint-Malo et un autre à Montréal. Il a été décidé par la commission de donner ce travail à la collaboration de M. Hébert et de M. Oger l'excellent sculpteur breton. Cartier sera entouré de quatre statues symbolisant la France civilisatrice, Saint-Malo, Montréal, et les tribus aborigènes de la Nouvelle-France. Les bas-reliefs représenteront les grands épisodes de la carrière du navigateur malouin.

Le distingué sculpteur retournera à Paris le 21 par le *Dominion*. Les officiers de ce navire, dit-il, sont l'urbanité personnifiée, et le service est excellent.

Le monde musical sommeille pendant l'été et les événements de marque sont rares. Le Parc Sohmer seul continu, le mercredi, à nous donner des auditions d'une très haute valeur. Mercredi dernier, nous avons eu la *Marche Romaine* de Gounod, (M. Comte en a parlé la première fois qu'on l'a donnée. Très bonne exécution, — je voudrais bien avoir un autre mot, j'ai toujours l'air de faire allusion au bourreau.

L'ouverture *Léonore* est la troisième de celles que Beethoven écrivit pour son unique opéra : *Fidélité*. Très classique d'idée et de traitement elle est en elle-même une parfaite analyse musicale du chef-d'œuvre théâtral du maître allemand. M. Lavigne en a donné une interprétation magistrale et ses musiciens ont si bien compris ses intentions que je ne crois pas avoir jamais entendu cette ouverture si bien jouée, quoi qu'elle me soit familière.

Le morceau de Brahms m'a semblé bien terne à côté des autres compositions de cet auteur. Ce n'est pas cependant la faute de la musique qui l'a traité avec une grande délicatesse et un beau phrasé.

Je ne puis pas louer l'exécution de la *Rhapsodie Hongroise* No 2 de Liszt. Sans doute la faute en est imputable au manque de répétitions, mais malgré l'habileté de M. Lavigne, l'ensemble a reçu plusieurs accrocs que l'excellent chef n'a pu masquer suffisamment.

J'allais oublier la polka de concert : *La légion d'honneur* de Bierz, déjà jouée d'ailleurs, que toutes les clarinettes ont superbement exécutée malgré de grandes difficultés de virtuosité.

J'ai dit dimanche dernier qu'au lieu de la *Marche de Turenne* de Lulli, on avait donné la marche de "l'Arlesienne" de Bizet. J'ai été toupé par la similitude à peu près à peu près absolue des thèmes. Je le regrette ; M. Lavigne mettant trop de soins à la préparation des programmes pour changer ainsi, sans motif, la musique qu'il annonce.

M. Edmond de Nevers, notre jeune compatriote qui maintient à Paris l'honneur des lettres canadiennes-françaises, mettra bientôt sous presse deux volumes intitulés : *L'Âme Américaine*. La première partie est consacrée au résumé historique et statistique des divers groupes de la confédération américaine, la seconde s'occupe de l'aspect philosophique des faits. De l'avis des critiques, cet ouvrage est d'une grande valeur littéraire et accuse une très profonde connaissance des personnes et des choses. L'auteur se propose de venir au Canada cet automne. Espérons que le public littéraire et penseur lui fera l'accueil bienveillant qu'il mérite.

Les "Annales Politiques et Littéraires" du 24 juin dernier publient, en supplément, un délicieux duo : *le Cœur de ma Mère* inspiré à M. Jacques Dalcroze par les mélodies populaires de son pays. M. Dalcroze est, nous disent les *Annales*, un des compositeurs des plus brillants de l'école contemporaine.

La même revue nous parle de la réception à l'Académie Française de M. Paul Hervieu en remplacement du regretté Edouard Pailleron. Selon la coutume de la maison de Richelieu, il a fait l'éloge de son prédécesseur et M. Brunetière a fait celui du nouvel élu. Je ne puis mieux faire que reproduire ce qu'en disent les *Annales* sous la signature A. B.—Adolphe Brisson.

"Excellente séance, empreinte de courtoisie mais non de banalité. M. Paul Hervieu s'est montré exquis pour son "mort", Edouard Pailleron ; il a enveloppé d'une cordialité souriante les quelques réserves qu'il a cru devoir exprimer sur le caractère et la portée de son œuvre. Il a été un peu dur pour Emile Augier. Mais il ne devait pas de politesse à Emile Augier, et l'on ne saurait lui faire un grief de sa franchise, toutes les opinions, même à l'Académie, étant libres."

Et M. Brunetière a accueilli le récipiendaire avec bonne grâce. Il a analysé, d'une façon fort élevée, ses pièces de théâtre et montré par quoi et pourquoi elles sont originales. Et s'il n'a pas approuvé les idées qu'elles défendent, il en a chaleureusement loué la forme. Quant aux romans de M. Paul Hervieu, il leur accorde, sans réserve, son approbation. On voit que le nouvel élu n'a pas à se plaindre. De la coupe académique, il n'a savouré que le miel. On a négligé, pour une fois, d'y verser les quelques gouttes d'absinthe qui, ordinairement, en corrigent la douceur. Les étrangers qui ont assisté à cette cérémonie repartiront très édifiés, — convaincus que la bonhomie et la bienveillance délicate sont les plantes qui fleurissent sous la coupole..."

Voici ce que Rossini disait de son propre talent : je le rapporte sous toute réserve. Rossini était gouailleur et se plaisait souvent à dire, sur ses confrères et sur lui-même, des choses dont il ne pensait pas le premier mot. Écoutez-le parler à un de ses amis, M. Michatti.

"Je n'avais point de génie. J'avais de la facilité, une dose de bon goût et je crois un instinct particulier pour le maniement des voix ; voilà tout. "J'ai chanté comme l'oiseau chante. J'étais l'enfant de la nature. Quand je me suis tu, c'est que je n'avais pas envie de chanter."

Puis, parlant de l'admiration de leurs propres œuvres, trop fréquente chez certains musiciens : — Je ne puis m'empêcher de comparer un compositeur qui admire sa musique à ces fakirs qui sont en

contemplation devant leur nombril. Rossini ne fut pas de ceux-là.

Le musée du Louvre vient d'installer dans la salle de la céramique française les pièces qui lui furent léguées par M. Albert Gérard, l'amateur bien connu. Ces pièces sont d'une grande beauté. C'est d'abord le plat de "la Charité" de Bernard Palissy, que le musée possédait déjà, mais non pas avec la marque si rare de la fleur de lys. Ce sont aussi deux grandes buires en Nevers de la première époque, puis deux plateaux en faïence de Rouen avec deux curieux sujets de bataille. Enfin c'est un plat de Rouen connu parmi les collectionneurs sous le nom de "plat de Vincennes" et d'une étonnante couleur.

Voilà qui va enrichir sérieusement la collection de céramique du Louvre.

La Petite République.

Les grands éditeurs étrangers actuellement à Paris ont longuement examiné ces jours-ci le livre d'art "La Vie de Jésus" de James Tissot, que la maison Maine expose à la classe XIII, au palais des Lettres et des Arts. Ils l'ont proclamé un chef-d'œuvre de librairie. On sait que ce livre extraordinaire a demandé douze ans d'études en Terre-Sainte à l'artiste et quatre ans de travail aux éditeurs. Pour la reproduction en couleurs de ces 500 compositions, il a fallu près de 4000, pierres lithographiques et les principales planches ont été coloriées à la main.

Le *Temps* du 3 juillet nous apporte une étude sur "Le Scandale" de M. Gustave Comte, son rédacteur en chef. C'est un travail très bien pensé et aussi bien écrit. L'auteur établit la filiation du scandale et l'attribue à l'ambition qui force l'homme à faire parler de soi, par les moyens mauvais quand il ne peut en trouver de bons, (c'est aussi plus à la portée de tous). Écoutez-le plutôt parler :

"Les journaux, toujours avides de sensation, ont faussé le goût littéraire et esthétique de ce même peuple en lui donnant comme friandises l'exposé détaillé des turpitudes sociales. Aujourd'hui, le public baille sur un article laborieusement documenté, et l'homme de lettres qui veut avoir du succès se voit contraint d'avoir recours aux allusions libertines, au positivisme énervant, à la basse gaieté qui chatouille, enfin à ce qu'il y a de plus sensuel dans l'animal humain."

"Et c'est alors que le scandale fait son entrée en scène, cyniquement drapé dans sa hideuse majesté ; car plus il part de haut, plus le peuple frissonne, devient curieux d'en connaître les détails intimes qui ne sont jamais assez révoltants pour ses appétits, ses soifs d'inedit, de non vu."

"De là ces tirages invraisemblables des grandes feuilles populaires qui jubilent de ce nouveau champ d'exploitation qui se présente à eux, de ce raffinement de curiosité chez le lecteur, lequel consent inconsciemment à se faire le complice de leur scandaleux amoncellement de richesses."

M. Comte parle ensuite de plusieurs sortes de scandales : le scandale religieux, le scandale financier, le scandale politique, le scandale mondain. "Celui-là est plus difficile à excuser à cause même de l'horreur instinctive que l'on éprouve pour l'adultère et la polygamie. On y parvient cependant en prostituant l'amour, en le rapetissant au point de méconnaître ses devoirs en le ravalant au rang de la passion qui, elle, est méprisable par nature, tant elle prive l'homme de l'empire qu'il doit avoir sur son caractère."

Voici comment se termine cette étude : "Enfin, ce n'est pas l'acte lui-même qui fait le scandale, c'est sa connaissance portée au dehors, sous les yeux du public prenant l'en comme une trainée de poudre."

"Et maintenant que par la force de l'habitude l'on vient à ne pas lui attacher plus d'importance qu'à un simple fait divers, cela ne changera pas l'homme. Une moyenne moralité pourra s'établir, mais l'homme ne sera ni plus mauvais ni meilleur. Il y aura toujours les bons que ce genre de snobisme effraie et les pires qui n'en auront que moins de mérite à être snobés."

"Aux tièdes et aux ramollis seuls le scandale serait préjudiciable."

M. Comte a fait preuve de grandes qualités de penseur ; qu'il nous donne souvent des chroniques pareilles, et les DÉBATS seront toujours heureux d'en parler à leurs lecteurs.

Le *Gil Blas* parisien organise comme l'an dernier un concours de beauté qui permettra aux étrangères visitant l'Exposition de se *matcher* avec les jolies Parisiennes. Le jury, composé d'artistes, de peintres et de sculpteurs renommés, annonce une telle sévérité et, par conséquent, une telle impartialité, que nous sommes d'avance assurés que nos ladies-commissionnaires ne reviendront pas au Canada sans décorations.

Le célèbre romancier russe, Tolstoï, a fini par se faire excommunier. Voici le décret de l'excommunication prononcée par le Saint-Synode de Russie contre le comte Tolstoï :

Confidentiellement : Le décret de Sa Majesté autocrate de toutes les Russies. Selon le décret de Sa Majesté Impériale, le Saint-Synode a ouï le message du président du Saint-Synode dans lequel il est dit que, dans ses œuvres on lui exprime ses opinions religieuses, le comte Léon Tolstoï se montre clairement l'ennemi de l'Eglise orthodoxe de Jésus-Christ ; qu'il ne reconnaît pas un seul Dieu en trois personnes ; qu'il appelle la deuxième personne de la Sainte Trinité, le Fils de Dieu, tout simplement un homme ; qu'il parle en raillant du mystère de l'Incarnation de Dieu fait homme ; qu'il altère le texte sacré de l'Evangile ; qu'il attaque la sainte Eglise en l'appelant une institution humaine et nie la hiérarchie ecclésiastique ; qu'il se moque des saints mystères et des coutumes de la sainte Eglise orthodoxe.

Solennellement, en présence de ses fidèles enfants, l'Eglise orthodoxe déclare cet homme hors de la communion ecclésiastique ; c'est pourquoi la célébration de la messe ou de la liturgie, en cas de mort sans repentir et sans réconciliation avec l'Eglise, du comte Léon Tolstoï trouble la conscience des fils fidèles de la sainte Eglise, et causerait un scandale qui doit être évité.

En conséquence, le Saint-Synode donne la défense de dire des messes ou liturgies pour le comte Léon Tolstoï dans le cas de sa mort sans repentir.

Ulric Lamarche, notre distingué paysagiste — doit-on révéler qu'il est aussi, aux DÉBATS, un collaborateur plein d'esprit — est revenu au pays après une troisième année de dur travail à New-York. Les paysages de M. Lamarche sont si fort prisés des Américains qu'il est peu probable que notre jeune artiste jamais définitivement son atelier de la 4th avenue vers lequel ont déjà commencé à se diriger les chercheurs de bonnes et fraîches peintures. Mais M. Lamarche vient de plus souvent possible se retenir l'esprit à l'atmosphère du pays natal et, cette année, il compte rapporter des Laurentides, des environs de Québec et aussi de Mascouche, le coin de verdure qui l'a vu naître, des impressions qui fixeront les artistes new-yorkais sur la réputation de la nature canadienne.

M. Lamarche retournera aux Etats-Unis vers la fin de septembre.

La semaine dernière a eu lieu l'inauguration du Parc Riverside, le "Cooney Island" de Montréal. Sis à l'entrée de Maisonneuve, tout à côté de la Raffinerie de sucre Saint-Laurent, entre la rue Notre-Dame et le fleuve, ce parc est délicieusement ombragé d'un gracieux bosquet que parcourent des promenades discrètes et l'endroit est on ne peut plus invitant pour ceux qui, incapables de se payer une longue vilaine léguaire, désirent cependant chaque semaine oublier quelques heures la poussière et les fatigues des jours de soleil et de labeur et se reposer en respirant l'air pur que le voisinage du grand fleuve rafraîchit.

La direction du Parc n'a jusqu'ici rien négligé pour offrir aux visiteurs tout le confort désirable, et bien qu'inachevés, les travaux sont déjà suffisamment avancés pour satisfaire les plus exigeants.

Ajoutons qu'une représentation bi-quotidienne permet aux visiteurs d'apprécier un programme de vaudeville aussi varié qu'attrayant ; qu'une plate-forme

spacieuse permet aux amateurs de danse de tourner un tantinet ; et qu'un bar, installé dans la maison coquette du Club, permet de se payer, à des prix très abordables, toutes espèces de rafraîchissements ; et nous aurons donné à notre lecteur une idée de ce qu'est Riverside, destiné à devenir bientôt un des lieux d'amusements les plus justement populaires de Montréal.

P. S. Mon directeur, qui s'occupe en même temps de la revue des épreuves, me recommande d'appuyer surtout sur la grâce et l'épaisseur du bosquet dont s'embellit Riverside. Mais, après délibération, nous décidons de laisser au lecteur le soin d'aller voir par lui-même ce c'est d'un chic épatant et d'un pittoresque exquis.

Notre collaborateur, Raoul Barré ; le directeur des *Soirées de Familles* du Monument National, M. Elzéar Roy ; M. le docteur LeCavalier ; M. l'abbé Bourassa, secrétaire de l'Université Laval et le R. P. Lalande, du collège Sainte-Marie, étaient au nombre des nombreux Montréalais qui se sont embarqués jeudi matin sur le *Lac Champlain*, en route pour Paris.

Ces messieurs seront de retour en octobre prochain. L'artiste Raoul Barré représentera LES DÉBATS à Paris.

En réponse à mon article de dimanche dernier sur les modes de 1830, j'ai reçu plusieurs très gentilles lettres. Je donne aujourd'hui celle qui m'a causé le plus grand plaisir.

Montréal, 5 juillet.

Monsieur, Vous aimez les écharpes, alors vous êtes un homme de goût. Je n'ai pu résister au désir de vous faire cette déclaration. Mais vous êtes aussi un homme mal renseigné. Comment vous ignorez que la mode en est revenue ? Un journal, *très en vogue*, a même décrété que nous en porterions à la façon de nos grand-mères.

Je vous dirai que de nous deux, je crois être la plus satisfaite, puisque cela me profite davantage. Ce que vous ne saurez pas, c'est si cela me sert à dissimuler des défauts.

Vous enchiez encore aux élégantes de 1830 les brides aux chapeaux, rassurez-vous, celles de 1901 en auront aussi ; et j'en porterai si cela ne sied bien.

Vous ne me connaissez pas, Monsieur, cependant je ne veux pas vous laisser croire que je préfère à l'art musical l'art de l'élégance, loin de là, je donnerais tous les fichus du monde pour la plus petite mélodie de Dubois.

MARIELE.

Merci à ma mignonne correspondante.

FRED. PELLETIER.

LE CHOIX A FAIRE.—Pour guérir le rhume, en général, les affections de la gorge et des pommés, le seul remède réellement efficace est le BAUME RHUMAL.

AVIS

J'ai l'honneur d'annoncer à mes clients et au public en général que je ne dirige plus qu'une seule maison de commerce et que j'ai fermé ma succursale de la rue Sainte-Catherine afin de donner tout mon temps au magasin de la rue Notre-Dame.

Mes clients trouveront à ce magasin tout ce qu'il y a de plus nouveau en fait d'articles de toilette pour hommes.

L.-P. Lebel

1633, rue NOTRE-DAME

Près de la Côte Saint-Lambert

Le Monde Illustré

EST CHANGÉ DE PROPRIETAIRES

Nouvelle Rédaction • Nouvelle Direction • Nouvelles Aspirations

C'est maintenant un journal de famille sans égal

POUR CEUX QUI NE SAVENT PAS ÉCRIRE

LES DEBATS

Viennent d'organiser un département de rédaction et de traduction appelé à rendre certainement de grands services à la classe peu instruite de Montréal, qui a souvent des communications importantes à adresser aux autorités ou à des personnages importants, et qui n'obtient pas toujours de bons résultats pour ne pas avoir su s'y prendre convenablement.

Ce département est donc maintenant ouvert et tiendra toujours

A LA DISPOSITION du PUBLIC

des traducteurs et rédacteurs experts qui se chargeront de la préparation de lettres, d'affaires ou privées, d'adresses, de requêtes, de discours, de brochures, de circulaires, de livrets d'annonces, etc., etc., ou de la traduction d'iceux, en anglais ou en français.

Les circulaires, brochures politiques ou livrets d'annonces pourront aussi être imprimés à nos ateliers où des ouvriers compétents garantiront de satisfaire les plus difficiles.

DISCRETION ABSOLUE

Adresser toute communication relative aux commandes de rédaction ou de traduction à

S. MICHAUD

"LES DEBATS"

71, RUE SAINT-LOUIS, MONTREAL

NOTES DE LA SEMAINE

Le mariage

La scène se passe dans une villa de cultivateur-commerçant, à cinq milles de Montréal.

Les acteurs sont : 1° le papa G..., 45 ans, agriculteur progressiste, antiroutinier, hospitalier à la mode écossaise, c'est-à-dire royale, et sachant de plus faire les choses de la maison à la bonne vieille mode du pays, à la façon des familles de bonne race pure; 2° Son fils, Hercule : taille cinq pieds et huit pouces; brun et beau comme mère et père; pas de trace d'accidents sur un visage un peu fatigué pourtant par la fréquentation trop assidue de tantes, de cousines et de connaissances de la "BONNE SOCIÉTÉ";

— Papa, je voudrais me marier, qu'en dites-vous ?

— Te marier ! Avec qui ?

— Eh donc, père, avec une fille !

— Je comprends ; mais la question est de savoir si c'est une fille ! Mon fiston, aujourd'hui sur cent filles il y en a quatre-vingt-dix qui en connaissent aussi long que leurs mères sur les cérémonies d'un mariage à la chapelle, et il n'y en a pas deux pour cent qui s'imaginent ce que c'est que la cérémonie générale du mariage à la maison : raccommodage de linge, repas à préparer à temps, la petite visite au marché des vivres, le choix des voisines, la patience et la douceur envers le beau-père et la belle-mère, oubli complet des cavaliers d'autrefois, le dévouement entier et sans réticence pour le mari qui peine, l'espoir d'une famille de six garçons et de six filles pour la patrie, etc., etc.

— Mais, père, je n'ai pas fait tous ces calculs !

— Tant pis pour toi ; les jeunes qui ne se marient que pour le plaisir de la chose ne sont que des imbéciles qui ne récolteront que la misère sur leurs vieux jours.

— Mais tu ne m'as pas dit ce qu'est ta future ?

Elle a reçu son éducation au couvent de... Elle sait faire la dentelle, jouer du piano, elle chante comme un ange, elle est jolie à croquer trois fois par jour, elle sait bien recevoir son monde chez elle, moi tout le premier ; son père lui donnera une dot !...

— Arrête, mon fils, tout ça c'est beau ; mais as-tu déjà soupé, sur invitation, chez ton beau-père en perspective ?

— Oui.

— Tu as bien mangé ; or, as-tu pu savoir qui avait préparé le souper ?

— Oui, c'était la mère de la demoiselle !

— Alors on t'a attrapé. Si cette fille-là veut t'avoir pour mari elle fera préparer le menu de tes repas par sa mère ; et à eux d'eux, elles l'en feront manger !!! Je n'ai que ça à te dire pour le moment ; avec cela que ta garde-robe, malgré tout ton bon vouloir de sauver les apparences, ne sera pas mieux entretenue que ton estomac.

— Vous êtes trop sévère, père ; on peut, avec l'affection et des bons conseils, ramener toutes ces choses dans une bonne voie !

Poche ! comme disait feu Tom Wilson. "On ne refait jamais un mauvais pli, même dans le meilleur jupon". — En définitive, mon garçon, tu veux te marier et tu es majeur ; tu me demandes conseil ; eh bien voici mon idée : Vas consulter ta mère ; mais, auparavant, cherche bien dans tes souvenirs les plus lointains ce que fut pour toi celle qui t'a donné le jour ; essaie de te rappeler ses angoisses lorsque tu étais malade ou faillit, ses joies enfantines et ses baisers brûlants quand tu rapportais un succès à l'école, sa patience inaltérable dans la bonne comme dans la mauvaise fortune de ton père, sa charité pour les voisins dans la peine ou la maladie, son orgueil et son ambition de faire de son fils un homme solide au physique et au moral ; et lorsque tu auras bien pesé tous ces bons exemples de ta mère (qui, soit dit en passant, était la plus belle danseuse de son temps, malgré qu'elle ne connût pas les patinoirs et les théâtres à cinq sous) tu feras le choix d'une femme. Et en faisant ce choix, tu laisseras de côté un peu de l'égoïsme inhérent aux hommes : tu penses que ton pays, le Canada, a besoin plus que jamais de fils vigoureux. Ce sera pour toi une manière de faire de la réaction contre l'écurie matérialisme qui envahit tout aujourd'hui. Tu es majeur, maries-toi, tu es libre ; choisis bien, c'est mon conseil. Mais, en résumé, je préfère de beaucoup la belle, bonne et forte fille des villages de campagne aux demoiselles compassées des grandes villes. C'est plus sûr, ça coûte moins cher et c'est meilleur !

Et le fiston promit d'ajourner son mariage à 12 mois.

STANISLAS COTE

Dans le prochain numéro : NOTES DE LA SEMAINE, par CHARLES GILL.

La Banlieue

Le conseil de Sainte-Cunégonde s'est assemblé, mercredi, sous la présidence de M. le maire N. Ducharme. Étaient présents MM. les échevins Monbriand, Campbell, Roy, Enon, Cyphrot et Lynbarger. Le greffier étant à Paris, son fils le remplaçait. Les rapports des comités furent lus et adoptés. Plusieurs requêtes furent renvoyées aux comités. Une lettre de Montréal, à propos de l'annexion, fut soumise à un comité composé du maire, du président du comité des Finances et de M. Roy. Une autre, sur la poursuite de Montréal contre Sainte-Cunégonde, pour l'affaire des égouts, est remise à l'avocat de la Cité. L'entrepreneur des vidanges M. Boisjoli, résille son contrat à cause des pertes d'argent qu'il lui cause. Le Conseil accepte et décide de se charger de ce travail. Sur proposition de M. Cyphrot, on décide d'accorder une semaine de congé aux constables à tour de rôle et le Conseil ajourne.

Si dans les autres municipalités la charge honore l'homme, ici c'est le contraire. Les échevins de Sainte-Cunégonde sont des gens très distingués qui remplissent leur fonction avec dignité. Polis et affables, même avec les journalistes, ne craignant pas de dire ouvertement leurs opinions ni de montrer les travaux de leurs comités, voilà des échevins comme Saint-Henri devrait en avoir.

Le Conseil s'assemble le premier mercredi de chaque mois, et les comités, toutes les semaines.

Le G. T. R. a décidé de poser une barrière à la rue Sainte-Elisabeth. Il a bloqué la rue avec des chars et isole ainsi tout le bas du quartier ; s'il y avait un feu près des rues Saint-Jacques et Sainte-Elisabeth, les pompiers seraient retardés d'au moins cinq minutes. C'est vraiment abuser de la patience du peuple. Que font donc les deux échevins du quartier MM. Labrecque et Leclerc ? Les citoyens se chargeront, l'hiver prochain, de terminer ce que M. M. Gagné et Villeneuve ont si bien commencé.

On m'a affirmé, mardi soir, que M. Robidoux devait donner sa démission. Que restera-t-il donc au Conseil quand les honorables échevins seront partis ?

M. Henault doit poursuivre M. Vanier parce que celui-ci aurait prétendu qu'il n'était pas capable d'exécuter un contrat important. M. Vanier ferait mieux de rester chez lui que de chercher à régenter le conseil de Saint-Henri selon son bon plaisir.

On dit qu'un ancien échevin très connu à Saint-Henri, (M. Agée Benoit), doit s'adresser aux Cours pour faire partir du Conseil les échevins responsables de toutes les salétés qu'on lui impute.

Si nous en jugeons par les discours prononcés, vendredi soir, par MM. Benoit, Leduc, Vallières, Villeneuve, Gagné et Robidoux, les échevins Sénécal, Labrecque et Leclerc se trompent étrangement s'ils croient que c'est un honneur de représenter la cité de Saint-Henri. Tous ces orateurs se sont, en effet, appliqués à dénoncer nos échevins. Ils ont, parait-il, assez longtemps fait danser les échevins qui assistaient à la fête ont décidé de recueillir les signatures des électeurs qui voudront faire partie d'un Club Municipal, pour aviser aux moyens à prendre pour expulser du Conseil ces échevins qui ne veulent pas se retirer spontanément. Ces braves citoyens ont toute notre approbation et nous les approuvons de vouloir conserver pour eux et leurs enfants ce qui n'a pas encore été dévoré, pillé, englouti et gaspillé.

Les orateurs qui ont adressé la parole à cette assemblée mémorable sont MM. Gagné, Villeneuve, Leduc, Lafleur, Vallières, Doré, Leclerc et Benoit qui, tous, ont dénoncé en termes énergiques la majorité du Conseil dont eux-mêmes faisaient partie. Aucun des échevins incriminés n'assistait à cette démonstration de l'indignation populaire et c'est sans doute tant mieux, car les électeurs leur auraient probablement fait un mauvais parti.

L'assemblée s'est terminée par un vote de censure contre le coupable.

Les organisateurs du Club Municipal sont MM. Benoit, Clérout, Lachaine, Morin, Leduc, Lafleur, Doré et quelques autres.

A.-G. WAY.

GALANTERIE !

Chez eux et ailleurs, les Allemands sont galants, du moins veulent-ils le paraître si nous en jugeons par ce petit vocabulaire franco-allemand édité, à l'occasion de l'Exposition par le Lokalsenzer.

Voici quelques extraits de cet aimable guide :

— Pourquoi allez-vous si vite, mademoiselle ?

— Pourquoi si lentement, mademoiselle ?

— Je suis enchanté de votre beauté, mademoiselle.

— Vous êtes la plus belle Parisienne que je connaisse, mademoiselle !

— Est-il permis de vous accompagner un petit morceau, mademoiselle ?

— Je suis libre de vous inviter pour un petit souper, mademoiselle.

— Vous êtes tout simplement ravissante, et la beauté est richesse, la beauté est force...

Le reste est à l'avenant.

On voit avec quelles intentions ces bons Allemands vont à Paris !

P. L. M.

NOS COCHERS

Un voyageur, qui s'était avec sa femme et deux de ses fillettes, logé dans un hôtel devant lequel stationnait des cochers de fiacre à été tellement scandalisé d'entendre les sacres, les blasphèmes et les paroles sales prononcées par ces jehus qu'il est parti le soir même avec les siens pour retourner en son pays. Le fait est qu'un cochers ne se gênent pas assez dans leur conversation et que souvent, ils profèrent des blasphèmes et des horreurs qui pourraient les conduire devant les tribunaux. La bonne réputation de notre ville en souffre étrangement et les cochers eux-mêmes n'en sont pas plus riches.

J. L.

AU BAN DE LA CIVILISATION

Mettant à exécution sa menace de détruire les propriétés des Boers partout où ses communications seront coupées, le maréchal Roberts, rivalisant avec les Boxers de Tien-Tsin, a fait brûler la vaste ferme du général Dewet, près du fleuve Rhenoster.

Ces procédés ne surprendront personne. Ils sont bien dignes de ceux qui les emploient. Ne pouvant acheter des traites, les Anglais se vengent en brûlant les propriétés des paysans boers. C'est tout simplement abominable.

L. M.

PETITES ANNONCES :

Quatre lignes... 25 sous.

AVIS.—Les annonces expédiées par la poste ne seront insérées que si le versement en est effectué en timbre poste ou en mandat.

JOSEPH.—Puisque vous me laissez le choix, je vous prie de m'acheter la valse "Mariani", par E. La Rue. Ce morceau ne vous ruinera pas, il ne coûte que 35 cents. Vous l'essayeriez vous-même sur le piano "Worm With" qui est à la disposition des personnes qui achètent de la musique chez Mme. A. Robert, 1636, rue Notre-Dame.—Alice.

Couple, étrangers, demande un étage garni sur square Saint-Louis ou rue Saint-Denis près de Roy. Écrire M. L. F. de Paris, LES DÉBATS.

Jne homme 27 a., dist. dés. mar. av. gent. ouv. affectueuse, aimant distraire et bicycl. Z. G. D. LES DÉBATS.

Dame autrichienne, 34 a., b. car. dés. m. av. M. dist. Voyagerait. Écr. L. R. 9, p. rest. ou LES DÉBATS.

Mr riche, 45 a., b. caract. dés. se mar. av. dame jeune, nstr. con. mus. s. dot. Ec. av. rens. Clémentine T. R. 6, LES DÉBATS.

Jenne fille, honnête et gentille, dem. mar. av. M. riche. Écr. M. L. 6, Papillon LES DÉBATS.

Juliette, all. wright ! Me reconduisez à mon choix que je tiendrai à la main.

Mon mien. — C'est à toi la faute. Arrive trop tôt. Reprends-toi, petit pas fin.—Ta tienne.

Dame divorcée à son profit, élégante, désire mariage avec M. aisé. Écrire Mery LES DÉBATS.

Mr très riche, peintre, et possédant chevaux et voitures, désire connaître pour mariage personne de sa condition. Très sérieux. De Kerner, 28, LES DÉBATS.

Jolie jne fine du mde, 27 a., douce, affect., intell., mus. dés. mar. av. M. tr. aisé. ser. S. S. 72, LES DÉBATS.

Mr dist. sit lib. d.p.m. dame disp. \$5,000 p. f. cap. X. 6, LES DÉBATS.

Jne h. 29 a., dist., seul, dés. mar. jol. ouv. Z. 2, LES DÉBATS.

Mr dist. ép. j. f. jol. ay. occup. Rép. V. C. 8, LES DÉBATS.

Brandamor. Zia love S. op. 7 juil. vine. fuis l'ennemi. Soigne-toi, reste moi, let. prête. Kiss.

A. Z. Merci lettre attend. dép. long. Écris-moi, je t'en suppl. je souffre. Aie conf. en moi. P.

B. N. Pour each. véri. di tout et si ai raison, fais pos. venir plus jour angad. imp. faire cour.—Bec.

Les amis d'un malade apprécient tout particulièrement une pharmacie bien tenue et où ils peuvent trouver des médicaments purs et de première qualité en même temps qu'un pharmacien expérimenté et capable de préparer judicieusement les prescriptions ordonnées par le médecin. Cette double garantie aide puissamment le malade à se rétablir avec promptitude. Il nous fait plaisir de reconnaître à la pharmacie du docteur DEMERS les qualités que nous venons d'énumérer et le docteur lui-même est un homme d'expérience qui se fait un scrupule de ne jamais vendre à des clients que des médicaments d'une pureté parfaite et de la meilleure qualité.

Pharmaci: Demers, 2153, Notre-Dame

POUR L'EUROPE

M. W.-J. Wilson, qui a été pendant une douzaine d'années, chez M. C.-O. Beauchemin et fils, gérant du département des livres de droit, s'embarquera le 14 août prochain pour l'Europe sur le transatlantique *Corinthian* de la ligne Allan. M. Wilson va faire des achats de livres de droits et de littérature dont il besoin pour la maison commerciale qu'il vient d'établir. Nous lui souhaitons bon voyage et heureux retour.

Nouveautés d'été
POUR MESSIEURS

Nous venons de recevoir une importation d'articles pour Messieurs qui fera la joie de tous ceux qui s'habillent avec élégance et confort. Nos récentes offres en articles de mercerie ont été enlevées haut la main. Jamais on n'avait vu à Montréal des spécialités plus populaires. Ce que nous offrons présentement plaira également. Il s'agit de vêtements pour la villégiature, les sports de tous genres, le voyage et pour la ville durant les chaudes journées.

Lisez et venez voir, Messieurs !

Habits légers—Bon assortiment complet de valeur extra importés directement d'Allemagne.

Habits en toile—Drap qui se lave très bien, \$1.25... pour 75c

Habits gris Mohair—Couleurs garanties, valeur exceptionnelle, \$1.75, pour \$1.25

Habits de fantaisie—Joli barré, \$2.75, pour 2.25

Duster en toile—Drap, toutes les grandeurs, \$2.25, pour 1.75

Superbe job de chemises de couleurs négligées, 75c pour 35c

Corps et caleçons Balbrigan valant 60c réduits à 39c

pour le complet.

AUTRES BELLES SPECIALITES

A grands bas prix

INVITATIONS CORDIALES A TOUS

J.-A. DELISLE,

1545, rue Sainte-Catherine, 1545 (Près rue Saint-André)



Vente A Escompte

Durant Juillet

SUR

MEUBLES

et TAPIS

CHEZ

F. LAPOINTE,

1447-1449 Sainte-Catherine Pres de la rue Montcalm.



Attractions populaires

AU NOUVEAU

= PARC VIAU =

A VIAUVILLE

Sous la direction de nos populaires amis MM. HENRI DUBOIS et ED. GOHIER, à deux heures, aujourd'hui.

La fanfare l'Harmonie, au grand complet, fera entendre les morceaux de musique les plus joyeux de son répertoire.

Grande Illumination Electrique Ce Soir, de 8 hrs à Minuit.

Musique, Chansons

La plus belle place pour s'amuser ; une plate-forme de quatre arpents, sur le bord du fleuve, donne à ce Parc un cachet exceptionnel et sera le rendez-vous de la meilleure société.

Changement de programme tous les jours. Les tramways des rues Ontario, Notre-Dame et Sainte-Catherine se rendent directement à Viauville.